

# LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



*Mission*  
DE FRANCE

## HUMBLES CHEMINS DE VÉRITÉ

Valpré 2000

1

*novembre - décembre 2000*

**38 F**

---

*Incertitudes en Algérie*

---

*Chercher en l'an 2000*

---

*De l'incertitude  
aux chemins de vérité*

---

**205**

205 - 2000

# SOMMAIRE

<b>ÉDITORIAL</b>	
Christophe ROUCOU .....	1
<b>Valpré 2000 ...</b>	
Jean TOUSSAINT .....	3
<b>Chrétienne ou missionnaire ?</b>	
Marie GUÉRINEAU .....	9
<b>Incertitudes en Algérie</b>	
Dominique LANQUETOT .....	12
<b>Célébration d'ouverture</b> .....	21
<b>Chercher en l'an 2000</b>	
Guy TRAMBLAY .....	26
<b>Le mariage hier et aujourd'hui</b>	
Maryno BODINIER .....	35
<b>Apport de l'Égypte</b>	
Fayez SAAD .....	47
<b>De l'incertitude aux chemins de vérité</b>	
Dominique BOURDIN .....	56
<b>UN LIVRE - UN AUTEUR</b>	
<i>La troisième mort de Dieu</i> (A. Glucksmann) .....	77
<b>EN LIBRAIRIE</b>	
<i>Lettres à Sébastien</i> de Jean-Marie Ploux .....	80
<i>Aux sources de la vie</i> de Paul Collet .....	81

---

## MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Évangile du Salut.

---

**H**umbles chemins de vérité, c'est le titre que le comité de rédaction a choisi pour regrouper une première partie des actes de la session que nous avons tenue près de Lyon, à Valpré les 13-16 juillet 2000. Humbles chemins car nous avons bien conscience que dans ce monde en mutation, nous ne faisons que pressentir ce qu'il advient du monde et de l'homme ; humbles chemins car nous voudrions modestement, mais avec conviction, proposer les fruits de notre réflexion à tous ceux et celles qui cherchent aujourd'hui à comprendre ce monde, à y chercher un sens, à y scruter les signes de Dieu ; humbles chemins de vérité car nous sentons l'exigence intérieure de ne pas tricher avec ce que nous avons reçu de notre tradition sur l'homme et sur Dieu ; humbles chemins de vérité car nous essayons d'être les disciples de Jésus, Celui qui se présente à la fois comme « *le chemin, la vérité et la vie* » et comme l'humble serviteur de la rencontre de l'homme avec Dieu et de Dieu avec l'homme.

« *Dans un monde de mutations et d'incertitudes, vivre et proposer la foi chrétienne* », tel était le thème de la session. Ces trois jours de célébration, de rencontres et d'échanges, trois jours de réflexion théologique, marquent une nouvelle étape dans la Recherche Commune des membres de la Mission de France, une étape à la suite de plusieurs autres que Jean TOUSSAINT a rappelées en ouverture de la session, une étape qui s'inscrit aussi dans la dynamique de la *Lettre des évêques aux catholiques de France*, en 1996.

Les deux premiers témoignages sont un écho de la réflexion menée tout au long de cette année par des personnes, des équipes, des ateliers. Marie GUÉRINEAU s'interroge sur le silence et la parole de la chrétienne qu'elle essaye d'être aujourd'hui : peut-on vraiment se dire missionnaire ? Depuis l'Algérie, se fondant sur la qualité d'un compagnonnage humain vécu comme un compagnonnage selon l'Esprit, Dominique LANQUETOT s'interroge sur ce qui peut s'échanger dans le dialogue entre chrétiens et musulmans.

Quand l'homme s'adresse à Dieu, il le fait avec ses mots chargés de sa quête, de ses cris et de ceux de ses frères humains. La Parole de Dieu surgit dans la prière ou la liturgie au croisement des échos des paroles humaines et de celles reçues de la Tradition. Telle était la trame de la célébration d'ouverture que nous reproduisons ensuite.

Nous avons sollicité pour la session trois témoins en leur demandant de dire les mutations qu'ils perçoivent aujourd'hui et d'essayer d'exprimer comment ils les vivent selon la foi chrétienne. Guy TRAMBLAY y répond à partir de la recherche scientifique, Maryno BODINIER à partir des mutations considérables de la famille dont elle est témoin. Enfin, Fayez SAAD explique comment face à la pauvreté et à la violence, l'homme égyptien puise dans une patience et une foi séculaires, si bien exprimées dans le partage du pain et du sel.

À ce point, il convenait de faire appel au philosophe qui puisse indiquer comment la recherche de la vérité est une tâche pour l'homme contemporain s'il veut se construire, échapper au mensonge social, advenir à la liberté. C'est le propos de Dominique BOURDIN qui nous conduit de l'exigence de faire la vérité au seuil de la démarche chrétienne de la foi.

L'ensemble de ces apports témoigne de l'humilité que la recherche de la vérité dans un monde en mutations appelle de la part du chercheur comme du croyant. Humilité et invitation à la réflexion, en particulier devant le scandale de la barbarie des hommes de ce siècle qui en tuant l'homme font mourir Dieu, propos central du livre d'André Glucksmann.

Humbles chemins de vérité qui nous conduisent à celui du Fils de l'Homme. Tel sera le thème du prochain numéro (LAC 206) livrant d'autres contributions, la suite des échanges et des apports théologiques de la session.

Ces deux numéros des "Actes de Valpré" se voudraient être des outils pour permettre à beaucoup d'autres, au-delà des participants à la session, de penser la foi chrétienne et sa mise en œuvre dans la profonde mutation de civilisation que nous vivons.

Pour le comité de rédaction  
Christophe ROUCOU

## Prochain dossier :

• Dans un monde en mutation, proposer la foi... (Valpré 2000 - n°2)



# Valpré 2000 :

## une étape sur notre chemin de recherche.

par Jean TOUSSAINT

prêtre de la Mission de France

**Alors qu'il terminait son mandat de vicaire général, Jean était le plus apte à nous aider à faire le point sur l'état de notre Recherche Commune. Il est**

**actuellement  
membre  
d'une  
nouvelle  
équipe en  
Algérie.**



Cette session n'est ni un colloque, ni un talk show, ni une table ronde entre quelques experts médaillés, elle se veut et elle est un carrefour entre partenaires laboureurs, artisans, et pourquoi pas artistes, de la mission, en fidélité à l'un des trois axes de la tâche que la Mission de France a reçue des évêques : non seulement *vivre une présence missionnaire* et *promouvoir la communion ecclésiale* mais aussi « *contribuer au sein de l'Église de France à la*

*recherche d'une intelligence et d'une expression de la foi pour aujourd'hui* »<sup>1</sup>.

La dernière session de ce type a eu lieu à Francheville en 1995, il y a cinq ans. Depuis, notre vie commune a été polarisée par des assemblées : assemblée générale de la MdF en 1997, assemblée des moins de 65 ans en 1998 et des anciens en 1999, assemblée de Galilée et rencontre nationale des équipes associées en 1999.

Il m'a été demandé de retracer brièvement le cheminement qui nous a menés au thème proposé aujourd'hui : « *Dans un monde de mutations et d'incertitudes, vivre et proposer la foi chrétienne* ».

### Comment dire Dieu ?

Sans remonter aux calendes grecques, notre recherche commune a vécu un tournant important vers la fin des années 80 avec le thème suivant : « *Comment dire Dieu dans un monde sécularisé, comment dire Dieu dans un*

*monde qui change ?* »<sup>2</sup> Envoyés en mission, pour certains depuis des dizaines d'années, nous avons en effet été provoqués à regarder en face la difficulté, voire l'impossibilité de « *dire Dieu à nos contemporains* » alors que, depuis cinquante ans, nous avons partagé leur vie, leur histoire, leur destin.

Ce qui nous a le plus frappé, c'est l'effacement de la question de Dieu, comme si elle devenait de plus en plus sans objet, sans intérêt. Sommes-nous voués au mutisme ? La question posée au départ s'est donc redoublée : non seulement « *comment* » dire Dieu, mais « *pourquoi* » ?

Cela nous a conduits à toute une réévaluation que nous avons engagée dans plusieurs directions :

- D'une part, un examen approfondi de la société d'aujourd'hui en essayant de dépasser le stade de la simple description. On parle de modernité et de post-modernité. Quelles sont les conséquences du décrochage que nous constatons par rapport à la croyance

1. Orientations données par la Conférence des évêques à la Mission de France en 1980.

2. Voir *Lettre aux communautés* n° 158 (janvier - février 1993), pp 1 à 33.

dans un progrès continu qui a caractérisé les décennies précédentes ? Qu'en est-il des pauvres, des perdants, des exclus, en l'absence d'un projet global de société ?

- D'autre part, une relecture critique de nos représentations de Dieu. Nous avons pris conscience qu'il ne s'agissait que de représentations de l'Indicible, donc toujours ambiguës, toujours manipulables. Tout en refusant le double langage, nous avons mieux pris la mesure de l'importance du registre symbolique pour l'expression de la foi. Nous avons réaffirmé également la dimension trinitaire de la foi, qui seule permet à la fois de respecter l'altérité de Dieu et de faire place, dans l'Esprit, aux diverses voies spirituelles de l'humanité.

De cette première étape, nous avons tiré quelques conclusions provisoires :

- Ce n'est pas le salut des hommes qui nous hante. Dans la foi nous croyons que Dieu veut que tout homme soit sauvé.

- Jésus-Christ peut être proposé à tout homme comme chemin de vérité dans la condition humaine, vérité dans la relation entre

les hommes, vérité dans la relation à la Transcendance.

- Ce qui nous presse, c'est le désir de partager avec nos compagnons d'existence le chemin commencé avec le Christ, et de partager avec l'Église le compagnonnage avec ceux dont elle reste lointaine.

## Vivre et annoncer le Christ Sauveur

Il nous fallait creuser cette conclusion paradoxale : il n'est pas nécessaire de nommer Jésus-Christ pour être sauvé, mais Il peut être proposé comme chemin d'humanité. D'où la deuxième étape que nous avons engagée : *Vivre et annoncer le Christ sauveur*, à partir de trois portes d'entrée appelées à converger : les pauvretés, le monde moderne et les voies spirituelles de l'humanité.

Il est impossible de résumer en quelques mots l'apport de cette étape, que quatre numéros successifs de la Lettre aux Communautés<sup>3</sup> ont à peine suffi à restituer. Christian Duquoc,

3. Voir *Lettre aux communautés* n° 163 à 166 (novembre-décembre 1993 à mai-juin 1994).



auquel nous avons demandé d'accompagner notre réflexion, a attiré notre attention sur le coût de la modernité. Certes, elle ouvre le débat entre les hommes comme cela n'a jamais été le cas auparavant, mais il s'agit d'un débat déboussolé. Cela place les Églises devant un risque permanent, celui de devenir de simples lieux de gestion de l'illusoire. D'où l'importance de prendre au sérieux le message pascal : le Ressuscité est le Crucifié. Le Règne de Dieu est différé, Dieu s'efface devant son Envoyé. À l'être humain, un chemin onéreux est proposé, chemin de conversion, d'alliance, d'apprentissage de la confiance. Cette étape a ravivé en nous le ministère qui nous a été confié d'être « *intendants des mystères de Dieu* » (1 Co 4, 1), appelés à l'humilité, à l'audace et à la liberté.

### À l'écoute de l'homme d'aujourd'hui

Arrivés à ce point, il convenait de faire une pause pour vérifier que nous n'étions pas simplement en train de délirer entre nous.

Nous avons donc décidé de poser autour de nous et, au cours d'une session intitulée : *À l'écoute de l'homme d'aujourd'hui*,<sup>4</sup> à quatre penseurs agnostiques, les questions suivantes :

- *En quoi et comment le présent et l'avenir de l'homme vous paraissent-ils en jeu dans les mutations du monde contemporain ?*
- *Quel est votre engagement personnel pour la cause de l'homme et sur quoi se fonde-t-il ?*
- *Attendez-vous quelque chose des chrétiens à ce moment de notre histoire ?*

Bien sûr, nous étions particulièrement aux aguets sur la troisième question. Ce qui nous a frappés, c'est la bienveillance de ces quatre personnes à notre égard. Pour résumer leur position : les religions ont fait leur temps. Elles ont contribué à faire émerger dans l'humanité un certain nombre de valeurs qui ont désormais acquis leur autonomie pour constituer l'éthique, les croyants étant les témoins précieux d'un passé révolu.

Loin de nous rassurer, cette bienveillance nous a plutôt inquiétés. Sommes-nous

<sup>4</sup>Voir *Lettre aux communautés* n° 175 et 176 ( novembre-décembre 1995 et janvier-février 1996).

voués à devenir comme des dolmens dans la lande bretonne ? Christian Duquoc nous a aidés à repérer une brèche dans ce qui ressemblait à un enterrement de première classe. Que signifie en effet ce « *tout éthique* » si caractéristique de la pensée contemporaine. Ne cache-t-il pas un retour subreptice à l'idéologie de la chrétienté qui postulait une sorte de consensus sous-jacent dans l'humanité, consensus qu'il suffirait de faire coïncider avec le politique et l'économique pour être sauvé ? Un prêt à penser qui évacue le négatif, ce qui n'est le cas ni de la tradition biblique, ni de la tradition chrétienne.

Peu de temps après, chacun d'entre nous a été convié non pas à recopier le Credo mais à écrire sa profession de foi personnelle. Or, dans leur extrême variété, ces professions de foi ont repris les principaux points de la confession chrétienne et « consoné » dans des accents voisins : le registre du désir et non plus celui du besoin, l'approche trinitaire, la rela-

tion au Christ, la place du pauvre. Par delà le doute et le balbutiement, une cohérence secrète anime donc nos démarches personnelles.<sup>5</sup>

## Trouver un langage juste de l'espérance chrétienne aujourd'hui

L'avant dernière étape de notre recherche a tenté de percer le secret de cette cohérence commune, à partir du thème de l'espérance. Comment résoudre en effet la tension que nous éprouvons entre l'héritage que nous recevons et la pratique que nous partageons avec nos contemporains, celle d'une religion minimale sans vérité première, ni dernière, qui produit des gestes intenses d'espoir et de solidarité mais sans horizon, des gestes courts. D'où le thème proposé : *trouver un langage juste de l'espérance chrétienne aujourd'hui*.<sup>6</sup>

Jean Biehler nous a aidés à comprendre que la foi ne procure pas une vision du monde

5. Ces confessions de Foi ont été reliées en un livre, placé à l'oratoire du Perreux. Elles sont lues régulièrement dans les eucharisties qui s'y célèbrent.

6. Voir *Lettre aux communautés* n° 183 et 184 (janvier-février et mars-avril 1997).



à laquelle il suffirait de se conformer et que l'espérance qui est en nous n'est pas un catalogue de raisons d'espérer. Nous ne disposons pas d'un sens donné d'avance. Chrétiens, nous sommes d'autant moins dispensés de l'épreuve du doute et de l'ébranlement que la dimension d'éternité que porte notre foi est étrangère au monde et nous met en position de faiblesse. C'est dans cette fragilité que nous sommes appelés à la lucidité, à nous dessaisir de toute maîtrise imaginaire de notre vie et ouvrir ainsi un espace pour nommer la présence et l'action de l'Esprit qui donne la vie. C'est notre tâche spécifique et notre bonheur de chrétiens.

### Proposer la foi dans la société actuelle

Enfin, pour rendre compte du cheminement qui nous conduit aujourd'hui ici à Valpré, il convient de mentionner la Lettre des évêques aux catholiques de France : *Proposer*

*la foi dans la société actuelle.*<sup>7</sup> Nous avons apprécié la façon dont cette lettre prend en compte le contexte actuel, celui de la sécularisation et du pluralisme, et appelle à prendre au sérieux le message pascal. Un certain nombre d'entre nous ont buté sur la troisième partie : « *former une Église qui propose la foi* »... qui n'a pas paru honorer entièrement les conséquences théologiques de l'itinéraire et de l'expérience spirituelle dont nous sommes porteurs. D'une certaine façon, nous n'avons qu'à nous en prendre à nous-mêmes, puisque nous n'avons pas participé directement à la rédaction de ce document... Mais ce n'est que partie remise, je l'espère.

*Dans un monde de mutations et d'incertitudes, vivre et proposer la foi chrétienne*, le thème proposé aujourd'hui ne vient donc pas de rien, il ouvre une nouvelle étape d'un chemin commencé depuis longtemps et qui est loin d'être achevé !

---

7. *Proposer la foi dans la société actuelle*, Lettre des évêques aux catholiques de France, Cerf 1996.

# Chrétienne ou missionnaire ?

par Marie GUÉRINEAU

membre de Galilée

**Mère de famille, Marie Guérineau est  
orthophoniste de formation.**

**Elle fait partie  
dans le  
diocèse de  
Poitiers  
d'une équipe  
associée à la  
Mission de  
France.**



**J'ai choisi de participer  
à la vie d'une équipe associée :**

## **1. Qu'est-ce qui me motive ?**

La rencontre en équipe, lieu de partage, de prière et de relecture de nos vies, nourrit ma vie chrétienne depuis bien longtemps. Quand je cherche ce qui, peut-être, fait signe que je crois au Dieu de Jésus-Christ (pour mes enfants, par exemple,

qui ont repéré la prière du soir de mes beaux-parents comme signe visible), il me semble que c'est la rencontre régulière d'une équipe, parce que je ne suis pas chrétienne seule. Je ne vis pas ma foi à partir d'une relation particulière à Dieu uniquement. Je la reçois continuellement des autres et surtout de l'équipe. Pour d'autres chrétiens, et ça m'est arrivé à certaines périodes de ma vie, c'est la communauté locale qui est ce lieu. Même quand je suis absente à une de nos rencontres, je me sens impliquée dans la rencontre de l'équipe, en communion, en attente par exemple du compte rendu de la rencontre.

### 2. Quel sens je donne au mot « mission » ?

Là, c'est plus difficile. En ce moment, j'essaie de faire une démarche de vérité par rapport à ce que je vis, là où j'habite. Franchement, qui, ici, peut se sentir touché par la grâce de Dieu, lire quelque chose de lui à travers ce que je vis ou dis, explicitement ? Je ne crois plus que ma vie soit lisible pour

ceux qui ne sont pas croyants, comme signe de l'existence de Dieu, et cela pour deux raisons : l'une, parce qu'il faudrait être très évangélique dans son mode de vie et je ne le suis pas, donc c'est difficile de repérer des traces de Dieu en me regardant vivre. L'autre, parce que ce qui est, dans ma vie, guidé par l'Évangile, même moi, je ne le reconnais que parce que d'autres chrétiens me le révèlent (l'équipe par exemple).

Je veux dire que les personnes non croyantes avec lesquelles je vis chez moi n'ont ni les mots, ni la connaissance, ni la culture chrétienne pour nommer quelque chose de Dieu entrevu dans leur vie ou celle des autres. Je ne prétends pas que rien ne les touche, à travers les relations que nous avons, qui soit de la grâce de Dieu. Mais je ne peux pas dire que je porte la mission, au sens où je ne nomme jamais Dieu, ou très rarement.

Quand je dis « effectivement, je suis chrétienne » à des gens avec qui la relation ou des événements dévoilent cela, jamais je



ne dis « viens nous rejoindre, nous les chrétiens ». Je ne sais pas faire ça, même si l'occasion m'en était donnée et je ne connais pas de lieux qui conviendraient à cette invitation. Donc, si je suis honnête, je peux dire que j'essaie d'être chrétienne, mais missionnaire, restons modeste, ça me paraît prétentieux de ma part. Même si je sais que, dans ce domaine, rien ne m'appartient et que Dieu nous est toujours imprévisible.

Ce qui est en question, c'est ce que je vis réellement de la mission dans une Église (et hors d'elle) où j'appartiens à un groupe missionnaire. Or, le silence est-il missionnaire ? En ce moment, j'en doute. Quant à la parole qui appelle à rejoindre les chrétiens, pour moi, elle se heurte, au moins dans mon environnement local, à un vide, à d'impossibles propositions. Pendant dix ans, je me suis accommodée d'une vie chrétienne où l'équipe était le pivot et où il

me semblait que, en vivant avec cette équipe, quelque chose parlerait de Dieu à ceux que je rencontre chez moi et serait donc missionnaire. Aujourd'hui, il faut bien prendre la mesure du non-sens (au moins par ignorance, invisibilité des chrétiens dont la foi se fait discrète) de ce choix. Faut-il alors quitter ce groupe missionnaire par honnêteté, y compris parce que j'ai du mal à dire quelque chose de la mission dans les autres lieux du diocèse où j'ai été déléguée ? Ou faut-il chercher d'autres pistes que je n'ai pas explorées, tout en tenant compte de mes limites ?

Attention, je n'accepte pas des pistes de réassurance personnelle. En effet, ce n'est pas ma foi, ni les lieux où je la vis, qui sont en cause. Il s'agit de mission, donc d'entendre la difficulté des autres à me rejoindre, comme aussi la mienne d'être explicite sur ma foi.

# Incertitudes en Algérie

par **Dominique LANQUETOT**  
prêtre de la Mission de France

---



**Dominique Lanquetot est présent en Algérie depuis de longues années. Un tel enracinement fait que sa réflexion a**

**valeur d'exemple pour vivre chrétiennement en terre d'Islam.**

*« En quoi la rencontre d'autres croyants, en particulier musulmans, interroge-t-elle :*

- *notre façon de nous situer dans la société ?*
- *ce que nous disons de la foi chrétienne ?*
- *notre manière de vivre l'Église ? »*

Je voudrais d'abord essayer de retourner cette question, à partir de ce que je ressens dans la société algérienne d'aujourd'hui : *« En quoi la rencontre d'autres croyants, en particulier chrétiens, me semble interroger les musulmans ? »*

De manière globale et du point de vue dogmatique, les musulmans qui m'entourent estiment n'avoir aucun besoin du christianisme. Nous pouvons repérer diverses attitudes, qui peuvent d'ailleurs se recouper en un même individu.

### 1<sup>ère</sup> attitude : Suffisance et fierté

- La révélation musulmane est la dernière révélation ; elle est la plus complète ;
- Le Coran reprend les « livres précédents » ;
- Mohammed est le dernier des prophètes ;
- La foi musulmane est la meilleure ;
- Les pratiques musulmanes : jeûne, prière et zakat sont les meilleures, les plus bénéfiques pour Dieu et pour les croyants...

Fiers de leur foi, les musulmans ont **quasiement la même attitude**, plus ou moins explicitée, dans le dialogue avec les chrétiens, mais presque toujours sous-jacente. Ils peuvent cependant avoir, à l'égard des chrétiens, toute une gamme d'attitudes.

### 2<sup>e</sup> : Méfiance et hostilité

- Les chrétiens ont fait dévier la Révélation... on ne peut pas leur faire confiance...

- Il ne faut pas les fréquenter, cf. le Coran...
- Il faut s'en méfier, se méfier de leur prosélytisme et, à la limite, les combattre...
- En Algérie, les chrétiens ont été soutenus par la présence coloniale ; ils se sont installés dans leurs lieux de culte, leurs écoles, leurs œuvres, dans le but de nous convertir... Ils n'ont toujours pas abandonné cette attitude, qui peut ressurgir...
- Les Algériens qui sont devenus chrétiens sont des « M'tournés ».

### 3<sup>e</sup> : Tolérance

- L'Islam est sûr de lui... Les musulmans sont sûrs d'eux... On peut tolérer la présence des chrétiens, surtout s'ils ne sont pas nombreux... Mais, cette présence, il faut la circonscrire, la banaliser, en surveiller les effets...
- Grâce à cette « tolérance contrôlée », on peut profiter de la présence des chrétiens, bénéficier de leurs œuvres, mais sans aucune nécessité de remettre en question la foi...
- La méfiance doit rester, d'autant plus que ces chrétiens sont les témoins d'un monde oc-

cidental perversi, où le pourrissement – surtout dans les mœurs –, est de règle...

### 4<sup>e</sup> : La tolérance est insuffisante

- La tolérance est insuffisante, elle n'est que juxtaposition, à base d'indifférence...
- Les chrétiens sont au milieu de nous... Nous sommes témoins de leur dévouement, de leurs services, de leur constance, de leur fidélité qu'ils nous ont prouvée en restant avec nous ces dernières années... Nous ne pouvons plus rester indifférents...
- Ils sont croyants comme nous, ce sont les « gens du Livre »... mais leur foi reste différente de la nôtre...
- N'avons-nous pas à chercher ensemble, à mieux nous connaître ?
- N'avons-nous pas, du point de vue de la Foi, à recevoir de leur Sens de Dieu, à **chercher ensemble** dans un dialogue respectueux et gratuit ?

Cette attitude est dans doute le fait d'un petit nombre d'Algériens musulmans, mais ils existent et sont peut-être plus nombreux que nous ne le pensons.

### ► Notre façon de nous situer dans la société algérienne a évolué :

Personnellement, je suis arrivé en Algérie dans un climat de guerre de libération pour une indépendance que je souhaitais pour les Algériens, mais la société dans laquelle j'ai débarqué était sous domination coloniale. Je n'ai pas d'abord rencontré des musulmans mais des hommes en lutte pour se libérer, sans savoir, sans me rendre compte que l'Islam était une des motivations principales qui animait cette lutte. A ce moment-là, je me suis donc situé dans la société algérienne **comme partisan** de l'Indépendance, par fidélité à une justice qui me paraissait tout à fait conforme à ma foi. En ce sens et au nom de la foi, nous avons pris des risques par rapport à la société coloniale dominante ; nous en avons dénoncé les abus et les injustices.

Une fois l'indépendance acquise, j'ai commencé à travailler et je me suis investi, à ma place, dans la reconstruction de l'Algérie, en tant que **citoyen algérien**, ayant moi-même acquis la nationalité algérienne. La puissance coloniale partie, je me suis pro-

gressivement retrouvé membre d'une minorité qui, que je le veuille ou non, restait marquée par son appartenance à cette puissance coloniale. L'Algérie s'est structurée selon un socialisme s'appuyant sur l'Islam mais, à ce moment-là, j'étais plus polarisé par l'aspect socialiste que par l'aspect musulman. Progressivement, j'ai constaté l'imprégnation de plus en plus explicite de la société par l'Islam, et donc de ceux avec qui je travaillais... J'ai aussi découvert et reconnu la cohérence, la consistance et la qualité de la foi musulmane chez un certain nombre d'amis.

Ce sont : cette imprégnation progressive de la société par l'Islam... cette persistance de la foi musulmane chez l'ensemble des Algériens... et, chez certains, la consistance et la qualité de foi islamique... qui m'ont amené à reconsidérer à la fois le sens de ma présence en Algérie, la place que pouvait avoir la foi musulmane dans la dessein de Dieu, et donc la façon de me situer dans la société.

Depuis que je suis en Algérie, je me suis situé, et me situe encore aujourd'hui, d'abord **dans un compagnonnage d'homme à hom-**

**me...** partageant de mon mieux comme « citoyen algérien » les différentes phases de l'évolution du pays et, au plan interpersonnel, les différents épisodes de la vie quotidienne de ceux que je connais. Mon appartenance à la société algérienne comme citoyen algérien n'a jamais supprimé mon appartenance française que je ne renie d'ailleurs pas mais qui n'est plus la même qu'autrefois et qui, pour parler comme Amine Maalouf, a modifié mon identité d'aujourd'hui.

Ce compagnonnage a été principalement vécu par le travail, mais également dans les différentes relations amicales et aussi, ces onze dernières années, par la prise en charge de trois jeunes qui m'ont été confiés par leur père peu avant sa mort...

J'ai essayé de vivre ce compagnonnage dans l'esprit de l'Évangile, ne faisant pratiquement jamais explicitement référence à Jésus-Christ, me contentant de rassembler dans l'Eucharistie et donc dans le mystère du Christ mort et ressuscité ce que je vivais dans la société et avec les différentes personnes que je connaissais ou dont j'avais plus directement la charge...

Mais si, aujourd'hui, je continue à me situer dans la société algérienne comme compagnon d'humanité, ce qui pour moi est devenu de plus en plus clair, c'est qu'il s'agit aussi d'un **compagnonnage selon l'Esprit**, auquel je crois parce que je crois que l'Esprit vit en tout homme...

Compagnonnage que je dois vivre comme **une rencontre dans l'Esprit**, le plus possible permanente, toujours à découvrir et à renouveler et dont je ne mesure que rarement les effets, ce qui reste le secret de l'Esprit et ce qui m'invite **en permanence à la gratuité...** (dimension que j'ai dû approfondir, en particulier avec les jeunes qui m'ont été confiés).

### ► **Ce que nous disons de la foi chrétienne ?**

Pour répondre à cette question, je voudrais revenir sur la manière dont il me semble que les musulmans s'interrogent sur les chrétiens...

### **Aux musulmans qui n'ont aucun besoin du christianisme...**

... Je n'ai pratiquement aucune parole à dire, sinon le témoignage de ma vie et celui de l'Église, mais dont j'ignore totalement l'impact, ce qui, comme je le disais, reste « le secret de l'Esprit ».

Je reconnais d'ailleurs que, du point de vue dogmatique, je n'attends rien de l'Islam et qu'il m'a fallu beaucoup de temps et de fréquentations de croyants musulmans pour reconnaître que le témoignage de vie et de foi d'amis musulmans m'interrogeait et alimentait ma propre foi.

Je partageais moi aussi un sentiment de suffisance par rapport à la foi chrétienne, dans la mesure où elle me suffisait et me suffit encore aujourd'hui... Cette suffisance s'est parfois colorée en moi d'un sentiment de supériorité, en particulier chaque fois que j'ai oublié que je n'avais rien fait pour mériter cette foi, qui reste un don de Dieu que je dois faire fructifier.

Mais aujourd'hui, je suis beaucoup plus sensible au fait que cette suffisance, si elle est

supériorité, peut m'empêcher de recevoir, de découvrir, d'apprécier un autre aspect de la Révélation de Dieu, qui ne passe pas par le chemin de Jésus-Christ, mais qui n'en est pas moins révélation du même Dieu (c'est, je crois, ce que J.-Marie Ploux appelle la « relativité »).

### **À l'égard de ceux qui manifestent méfiance et hostilité vis-à-vis des chrétiens, que pouvons-nous dire de la foi chrétienne ?**

Pas plus qu'avec ceux qui n'en ont pas besoin et se montrent indifférents, sinon que mon témoignage de vie, avec eux, est plus difficile parce que, spontanément, je suis sur la défensive, sans chercher à analyser les raisons de cette méfiance et de cette hostilité. Or, cette méfiance et cette hostilité ne sont pas toujours injustifiées :

- soit parce qu'elles s'enracinent dans le passé colonial et les conditions de la guerre de libération,
- soit parce qu'elles ont pour fondement un prosélytisme certain, qui s'est manifesté dans le passé et dont il a fallu attendre le

concile Vatican II pour s'en libérer... progressivement... !

Pour entrer en dialogue avec cette catégorie de musulmans hostiles au christianisme et aux chrétiens, cela suppose que je commence par reconnaître, sans les généraliser, mais aussi sans les oublier, les exactions commises par des hommes et des femmes à étiquette chrétienne, de même que « les agressions religieuses plus ou moins violentes » qui ont été le fait de tous ceux qui ont longtemps considéré le prosélytisme comme un devoir...

Aujourd'hui, en Algérie, après les années de violence que nous venons de vivre, la même exigence de vérité concerne les musulmans les plus fanatiques qui n'ont pas hésité à tuer des chrétiens... comme ceux qui sont encore aujourd'hui les plus intolérants.

Cette mutuelle reconnaissance des torts, dans le passé comme dans le présent, conditionne notre dialogue... (C'est le même problème qui se pose aujourd'hui à propos de la « concorde civile » pour les différentes composantes de la société algérienne et qui conditionne un authentique retour à la paix).

### **Que dire de la foi chrétienne à des musulmans sincères qui se méfient des chrétiens en raison de leur lien avec la civilisation occidentale qu'ils estiment en voie de décadence ?**

D'abord, le témoignage de vie, sur place, des chrétiens comme de l'Église, reste primordial, ne serait-ce que pour signifier que tous les chrétiens ne sont pas décadents et perversis.

En ce sens, le témoignage que des chrétiens et l'Église ont pu donner durant ces années de violence en demeurant sur place sans « se réfugier au cœur de l'Occident » a sans doute aidé et aide aujourd'hui des Algériens à découvrir que la foi chrétienne pouvait et peut se dissocier de l'appartenance à une Nation, une culture, une civilisation, une politique... Cette dissociation est importante pour faire comprendre à des musulmans, entre autres, l'intérêt et la nécessité de la laïcité.

Cependant, les Algériens savent aussi que d'une part, les chrétiens ici ne constituent qu'une infime minorité qui ne corrige pas le comportement de la majorité des chré-

tiens d'Occident, et que, d'autre part, cette minorité demeure en lien avec cet Occident, d'autant plus que la majorité en sont originaires.

Ceci signifie que ce que nous pouvons dire ici de la foi chrétienne reste lié et dépendant de la foi chrétienne telle qu'elle est dite et vécue en Occident et de son impact quant aux déviations morales de l'Occident... Et, de ce point de vue, il ne peut être seulement question de la permissivité dans les mœurs mais aussi de l'attitude de la foi chrétienne vis-à-vis de problèmes comme la Paix, la Dette des Pays du Tiers-Monde, l'économie de marché, la mondialisation, la défense des pauvres et des exclus en toute société, le désarmement, etc.

Cela veut dire aussi qu'une Église, à la fois minoritaire dans le pays et étrangère pour la majorité de ses membres, doit rester vigilante sur la nature et la qualité de ses liens avec l'Occident (notamment en ce qui concerne l'origine de ses revenus financiers), sans renoncer à son rôle prophétique vis-à-vis de celui-ci comme vis-à-vis de la société dans laquelle elle vit, encore qu'en étant massivement d'origine étrangère et reliée plus ou



moins fortement au passé colonial, son rôle prophétique en Algérie est beaucoup plus délicat à jouer si on ne veut pas qu'il soit uniquement perçu comme « une leçon donnée » par ceux qui n'acceptent pas d'en recevoir...

### **Que dire à des musulmans sincères, qui respectent la foi chrétienne et cherchent à la comprendre ?**

Là encore, le témoignage de vie est premier, mais il est ouvert au dialogue et à la prière.

Pour ce qui est de la prière, je reconnais que j'ai mis beaucoup de temps pour accorder à la prière des musulmans autant de prix qu'à la prière de l'Église ou à ma propre prière. Il ne m'était pas du tout spontané de demander à des musulmans de prier pour moi... alors que cela ne m'étonnait pas qu'ils me le demandent pour eux.

C'est aussi dans le but de rejoindre des musulmans dans leur prière que je suis parvenu à prier souvent avec « les noms de

Dieu », à la manière musulmane, et de faire l'effort de lire le Coran, pour le connaître et pour essayer de mieux percevoir « l'univers de la foi » à l'intérieur duquel l'Esprit, je le crois, parle à mes frères musulmans.

Quant au dialogue, ce qui me paraît le plus difficile et le plus fondamental, c'est l'Incarnation de la Parole de Dieu, faite chair : l'Incarnation de Jésus-Christ.

C'est en cette incarnation du Christ que réside, pour moi, la spécificité de la foi chrétienne et c'est cette foi en l'incarnation (sui-vie de la mort et de la résurrection de Jésus) qui, pour moi, ouvre sur un autre sens de Dieu et un autre sens de l'Homme...

J'ai pu parler avec des amis musulmans de cette Incarnation, mais elle reste dogmatiquement et psychologiquement catégoriquement rejetée (s'il n'en était pas ainsi, il y aurait sans doute conversion !!).

Par contre, je connais des musulmans interrogés par le personnage de Sidna Aïssa<sup>1</sup> dont le Coran parle finalement peu mais qu'ils découvrent à travers la lecture de

1. Notre Seigneur Jésus, nom donné en langue arabe, dans le Coran, à Jésus.

l'Évangile... Ils approfondissent ainsi leur connaissance de Sidna Aïssa comme « prophète de Dieu » mais ils resteront le plus souvent dans les limites du Coran, en particulier en ce qui concerne la mort de Jésus.

C'est à ce point que l'on retrouve le témoignage de vie, qui est allé jusqu'au bout pour les chrétiens d'Algérie. Seul l'Esprit connaît les répercussions de ces assassinats dans le cœur et la conscience des musulmans. Mais, ce qui me paraît « parole », dans ces morts, en regard de ce que les musulmans appellent le Djihad, c'est leur caractère « non violent », gratuit, disponible, offert par amour.

Cette non-violence, cette gratuité, cette disponibilité, cette offrande par amour rejoignent ce qui constitue le don de la Parole de Dieu « faite chair ». Je pense que la mort de ces hommes et femmes en Algérie peut aider l'Esprit à faire comprendre jusqu'où va l'amour de Dieu et comment il peut aussi se manifester par des chrétiens et par l'Église... mais là encore, c'est le secret de l'Esprit... En tous cas, je crois que c'est de cette manière que nous avons à vivre l'Église en Algérie... sans cesser de continuer à chercher comment elle peut, malgré tout, mettre en œuvre son rôle prophétique dont nous parlions plus haut.





# Célébration d'ouverture



**Le 14 juillet 2000**



Chant G 26-36 « Ton peuple dans la nuit se met en marche ».

**Extrait de la chronique de Roger-Pol DROIT** dans le journal *Le Monde* du 9 juin 2000, lu par Jean Toussaint :

### *Scruter les temps qui viennent*

« Définir un siècle n'est jamais commode. Les frontières sont floues. [...] Ce qui caractérise en effet une époque – après coup, aux yeux des historiens – est souvent fort différent des préoccupations qui agitaient les esprits au jour le jour. Quant à prévoir les lignes de force d'un siècle encore à venir, rien n'est plus hasardeux. En 1900, le  $xx^e$  siècle a suscité une bonne quantité de diagnostics suffisants et de prophéties insuffisantes. Avec le prochain, la situation est moins favorable encore. Cette fois, tout indique que des situations exceptionnelles nous attendent. Jamais, dans l'histoire humaine, n'ont coexisté une si grande expansion des savoirs et une si forte accumulation des périls. Jamais, du coup, les analyses prospectives ne furent si nécessaires ni si difficiles. Face à des situations de plus en plus complexes et interdépendantes, il ne s'agit plus de prévoir, mais de dégager des possibilités, de réfléchir à des tendances durables, de concevoir des stratégies. Ce travail indispensable, il convient de le conduire modestement. C'est-à-dire sans panique excessive comme sans dangereuse insouciance. Finie l'Apocalypse, finie aussi la confiance naïve dans le progrès. [...]

Comment va évoluer la démographie ? Que craindre des biotechniques ? Quelles sont les prochaines maladies ? Que deviendront l'eau, la nourriture, l'énergie ? Dans le domaine culturel, comment vont évoluer les langues, la littérature, les passions ? Que peut-on espérer de l'éducation, de la démocratie, des nouvelles



*chances de l'Afrique ? Comment sceller un nouveau contrat social à l'heure de la mondialisation ? »*

*Comme un cerf altéré cherche l'eau vive,  
ainsi mon âme te cherche, toi, mon Dieu  
Je n'ai d'autre pain que mes larmes, le jour, la nuit,  
Moi qui chaque jour entends dire : « Où est-il ton Dieu ? ». (Ps 41/2, 4)*

Le prochain, l'autre que je rencontre, ainsi que tous les autres, pris au sens collectif, deviennent pour moi la forme visible du Dieu tout autre.

*Ecoute, Seigneur, je t'appelle ! Pitié ! Réponds-moi !  
Mon cœur m'a redit ta parole : « Cherchez ma face »  
C'est ta face, Seigneur, que je cherche : ne me cache pas ta face. (Ps 26/7-9)*

Puisqu'en ce monde Dieu est silence, ne dois-je pas me contenter de prier ?

*Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube :  
Mon âme a soif de toi ; après toi languit ma chair, terre aride, altérée, sans eau.  
(Ps 62/2)*

Comment tenir en même temps la dureté de ce que l'on voit et la présence de Dieu que l'on ne voit pas.



*Outragé par mes adversaires, je suis meurtri jusqu'aux os,  
Moi qui chaque jour entends dire : « Où est-il ton Dieu ? ». (Ps 41/11)*

Chant C 94 « Où est ton Dieu ? » (couplets 1 et 2).

Nous avons fortement conscience d'habiter un monde d'incertitudes, mais l'expression appelle des nuances : plutôt qu'incertitude, mieux vaudrait dire : complexité ou indétermination.

*Par la mer passait ton chemin, tes sentiers, par les eaux profondes ;  
Et nul n'en connaît la trace. (Ps 76/20)*

Nous disons souvent : « Je ne reçois pas de question directe sur la foi », peut être parce que nous attendons des questions dans un langage où nous saurions les entendre, dans notre propre langage. Pourrions-nous nous aider à ne pas en rester à une écoute « au ras des mots » pour pouvoir « entendre plus réellement » ce qui nous est dit et demandé ?

*J'espère le Seigneur de toute mon âme ; je l'espère et j'attends sa parole. (Ps 129/5)  
Pourquoi les païens diraient-ils : « Où donc est leur Dieu ? ». (Ps 113b/2)*

Chant C 94 « Où est ton Dieu ? » (couplets 3 et 4).

**Lecture du livre d’Osée ch.14, 5-9.****Prière :**

Seigneur, c’est toi qui nous donnes de te chercher, dans la prière et les larmes, dans l’action de grâces et le bonheur, dans le désir de vivre et la confiance, dans la peine et la joie.

C’est toi qui nous donnes de te chercher, même et surtout quand nous sommes interrogés « où est-il ton Dieu ? » C’est toi qui nous donnes de te chercher, même dans le silence sur la foi et sur Dieu, même quand nous ne sommes plus interrogés sur ce que nous croyons. Donne-nous encore de porter des fruits et des racines, des pousses et des fleurs. Donne-nous de fleurir comme la vigne, de revivre comme le blé.

Nous croyons et nous savons que c’est toi qui nous donnes notre fruit. Donne-nous de nous adresser à toi et aux hommes, du seul nom qui nous tient debout : toi Dieu, notre Père, au nom des hommes nos frères.

Comme nous l’avons appris de ton Fils, nous osons dire :  
Notre Père

Chant C 128-2 « Dieu qui nous mets au monde » (couplets 1, 2 et 3).

# Chercher en l'an 2000

par Guy TRAMBLY



**Guy Trambly est maître de conférence à l'Université de Cergy-Pontoise. Il est chercheur dans le laboratoire de Physique Théorique et Modélisation.**

---

**L**es organisateurs m'ont demandé de présenter les incertitudes et les mutations que je perçois dans le monde scientifique, et la façon dont je me situe, comme croyant, dans ce milieu. Je vais donc vous parler à partir de ce que je vis dans la recherche scientifique et plus particulièrement, la recherche fondamentale en physique. De ce fait, il y a tout un ensemble de mutations et de transformations de la société dont je ne parlerai pas, mais qui viendront plus tard dans notre session. Il ne s'agit pas non





plus de dresser un catalogue plus ou moins exhaustif des incertitudes qui naissent du progrès scientifique, mais plutôt de décrire le fonctionnement du monde scientifique tel que je le perçois aujourd'hui.

## **Une attitude plus « humble » des chercheurs face à leur savoir**

Les chercheurs et la communauté scientifique dans son ensemble ont, aujourd'hui, une attitude plus « *humble* » – l'expression n'est pas de moi, mais de Philippe Deterre – face à leurs connaissances et vis-à-vis de leur prétention à répondre rapidement à beaucoup de questions. La communauté scientifique garde cette prétention sur le long terme, mais elle est plus lucide sur sa capacité à court terme. Pour illustrer cela, regardons trois aspects essentiels de la démarche scientifique.

### **• Remise en cause permanente**

Tout d'abord, il y a dans toute démarche scientifique une remise en cause permanente de tous les modèles établis précédemment

pour décrire la réalité. Cette remise en cause est un des moteurs principaux de la recherche. Face à un phénomène donné, notre travail consiste à développer un modèle théorique permettant de le décrire. Cependant, aujourd'hui, nous avons bien conscience qu'un tel modèle n'est jamais en adéquation parfaite avec la réalité. Il décrit la réalité dans le cadre de certaines limites, avec un domaine d'application plus ou moins bien déterminé. Un exemple bien connu est celui de la loi de gravitation universelle de Newton qui décrit comment mon stylo tombe lorsque je le lâche. La mécanique classique, newtonienne, que l'on a cru pendant longtemps rigoureusement exacte, a été remise en cause par la physique du  $xx^e$  siècle : théorie de la Relativité d'Einstein, Mécanique Quantique... Cela ne veut pas dire que les lois de Newton soient fausses pour le physicien. D'ailleurs, elles décrivent toujours, de façon très satisfaisante, comment mon stylo tombe. Mais, on sait maintenant que ces lois ne s'appliquent pas toujours. Il a donc fallu développer de nouvelles théories plus vastes, plus générales, pour décrire des phénomènes que



la gravitation newtonienne n'expliquait pas correctement.

Notre travail consiste donc en une remise en cause permanente de ce qui est établi, mais cela dans un processus qui est toujours un processus de construction dans lequel ce qui a été trouvé hier n'est pas complètement balayé.

### • Des questions sans réponse

Un second aspect, révélateur d'une attitude « plus humble » du travail scientifique, provient du fait que l'on sait maintenant qu'il existe des questions auxquelles on ne pourra jamais répondre. Je ne vais pas entrer dans les détails, mais en physique, certaines théories récentes – la théorie du Chaos ou la Mécanique Quantique – comportent en elles-mêmes des questions sans réponse. Non seulement ces théories ne peuvent pas répondre à ces questions mais elles affirment qu'il n'est pas possible d'y répondre. Paradoxalement, cette « ignorance » peut souvent être vue

comme le point de départ, le fondement, sur lequel ces théories sont construites. Considérons, par exemple, le *principe d'incertitude* de Heisenberg, qui est à la base de la Mécanique Quantique. Ce principe dit – très schématiquement – que l'on ne peut pas connaître en même temps la position et la vitesse d'un objet de taille infiniment petite. Cela veut dire qu'il y a une indétermination indépassable dans la description de cet objet.<sup>1</sup> Le fait qu'un tel principe existe ne veut pas dire qu'il y ait des domaines de la connaissance auxquels la science ne peut pas s'attaquer. En revanche, cela montre que certaines questions, certaines façons de poser un problème, ne sont pas pertinentes.

Pour bien comprendre l'importance de ces « questions sans réponse », reconsidérons le *principe d'incertitude* de la Mécanique Quantique. Ce principe n'est pas qu'une conséquence annexe de la Mécanique Quantique, il est à l'origine de cette théorie. Sans le *principe d'incertitude*, il n'y aurait pas de Mécanique

1. On risque d'ailleurs de faire un contre-sens lorsque l'on parle de *principe d'incertitude* car le terme « incertitude » n'est pas bien adapté. Il s'agit plutôt d'un principe d'indétermination.

Quantique. Et pourtant, la Mécanique Quantique a une capacité opératoire inégalée jusqu'alors. Prenons un exemple : le *principe d'incertitude* dit que l'on ne peut pas connaître exactement la position et la vitesse d'un électron<sup>2</sup>. Or tous les appareils électroniques, une télévision par exemple, fonctionnent avec des milliards de milliards d'électrons et la Mécanique Quantique est la seule théorie capable de prévoir très exactement ce qui va passer à l'écran. Le *principe d'incertitude* n'est donc pas une limite à l'investigation scientifique, bien au contraire il est à la source de sa fécondité opératoire. Cette fécondité est d'ailleurs liée à une remise en cause par les nouvelles théories scientifiques – ici la Mécanique Quantique – de notre description du réel<sup>3</sup>.

Ainsi, nous constatons que le travail scientifique conduit non seulement à une remise en cause des savoirs établis, mais aussi à une remise en cause de la façon dont on aborde l'étude et le questionnement.

### • L'étendue toujours plus grande de ce que l'on ne connaît pas

Paradoxalement, plus on avance dans la recherche, plus cet inconnu nous paraît de plus en plus vaste. Cela à deux niveaux.

Au niveau des théories scientifiques elles-mêmes. Dans notre domaine de recherche, nous prenons conscience petit à petit de l'étendue de ce que l'on ne connaît pas. Quand on répond à une question – ça arrive parfois ! – dix nouvelles surgissent immédiatement. Bien souvent, nous ne répondons pas à la question initiale, mais nous trouvons autre chose... C'est la raison pour laquelle nous entendons régulièrement à la télé ou la radio d'éminents chercheurs dire qu'ils ne savent rien. Dans leur domaine, leur connaissance est beaucoup plus grande que la nôtre mais ils ont aussi une conscience bien plus grande de la multitude de choses qui leur restent inconnues. C'est un aspect très important du travail scientifique qui, bien souvent, donne le vertige !

2. Un électron est une particule infiniment petite qui constitue la charge élémentaire du courant électrique.

3. En particulier, le *principe d'incertitude* traduit de façon assez spectaculaire le fait que la Mécanique Quantique et avec elle toute la physique moderne, remet en cause radicalement les descriptions intuitives que l'on a de l'univers.



L'étendue de ce que l'on ne connaît pas est aussi manifeste lorsque l'on considère la spécialisation de chaque domaine scientifique et de chaque chercheur. Celle-ci est de plus en plus forte et se voit particulièrement dans le langage scientifique qui est de plus en plus hermétique. Je ne sais pas si cela est commun à tous les domaines, mais en physique ce problème est bien réel. Nous avons souvent bien du mal à discuter entre nous. Par exemple, je vais aller au mois d'août prochain à une conférence sur les matériaux magnétiques. Il s'agit d'un congrès international qui a lieu tous les trois ans et il y aura environ 1 400 participants et plusieurs centaines de communications. Pour moi qui ai bientôt dix ans de recherche, il est probable que je ne pourrai pas comprendre plus d'un quart des exposés. Je ne serai même pas capable de comprendre le sujet des trois quarts restants ! Bien entendu, si je travaillais, je devrais pouvoir comprendre presque tout, mais cela nécessiterait l'apprentissage de langages spécialisés que je ne connais pas.

Cela a des conséquences très fortes sur les relations entre le monde scientifique et la

société. Dans bien des domaines, un fossé de plus en plus grand se creuse entre « ceux qui savent » et les autres. De plus, la société et les médias recherchent souvent une personne pour répondre clairement et définitivement à une question. Mais, aujourd'hui, il est très rare qu'une seule personne puisse avoir une vision globale et complète sur un sujet. Chacun « voit » à partir de ce qu'il étudie et de la façon dont il l'étudie.

Finalement, ce qu'il y a de positif dans ce que je viens de décrire, ce qui est un moteur dans cette « humilité », c'est une certaine attitude de retrait – un pas en arrière – du chercheur scientifique par rapport au savoir qu'il prétend connaître, même quand il s'appuie sur ce savoir pour avancer.

### **Le triomphe de la démarche scientifique malgré tout**

Malgré l'humilité dont je viens de parler longuement, il me semble que l'on assiste actuellement à une sorte de triomphe de la démarche scientifique. Car, s'il est vrai



que beaucoup de chercheurs remettent en cause les connaissances acquises et leur prétention à tout connaître, la communauté scientifique ne remet pas en cause la démarche scientifique elle-même. D'ailleurs, je ne pense pas qu'elle doive, en tant que communauté scientifique, la remettre en cause. Selon elle, cette démarche est la seule façon d'accéder à la vérité, pour construire une vision vraie du monde et pour la valider.

Il est important de comprendre que la démarche du chercheur n'est pas d'abord fondée sur une vision globale des choses et du monde, mais sur *l'expérimentation* face à des situations ou des problèmes concrets.<sup>4</sup> Quelles que soient nos idées a priori, le travail scientifique consiste toujours à isoler – par une expérience réelle ou bien par la pensée – le phénomène étudié. C'est un travail qui part de la base, si j'ose dire. Ainsi, la science n'a pas « peur » de remettre en cau-

se des constructions théoriques élaborées précédemment, car celles-ci ne constituent pas le support ultime de sa démarche de vérité. Inexorablement, l'expérimentation conduit le chercheur à s'attaquer à des phénomènes précis dans le but de les décrire d'une façon toujours plus *cohérente*, pour pouvoir les prévoir et donc les maîtriser. J'insiste sur le fait que ce processus n'a pas besoin d'une sorte de transcendance a priori, ni d'une croyance a priori en des lois générales. Il y a là, probablement, la plus grande force de la science contemporaine. À l'image d'un rouleau compresseur, elle s'attaque aux questions à sa façon, sans trop se poser de questions générales, mais en prenant les problèmes un à un.

Contrairement à ce que certains pensent, la science moderne reste donc très sûre d'elle-même et de sa démarche. La rigueur scientifique reste pour beaucoup le seul che-

---

4. Il faut bien distinguer la motivation personnelle du chercheur et le fondement de la démarche scientifique elle-même. Souvent, les scientifiques ont eux-mêmes une conception a priori, une sorte de « croyance » : ils imaginent qu'il existe des lois générales simples... D'ailleurs, une telle « croyance » peut les motiver pour faire de la recherche. Mais, le véritable fondement de l'acquisition de connaissances par la démarche scientifique moderne n'est pas dans ces motivations, il est dans *l'expérimentation* scientifique.



min d'accès à la vérité. Cela a des conséquences sur toute la technique et sur son impact dans notre société. Beaucoup de gens ne pensent-ils pas que tout peut se calculer, s'analyser ? Personnellement, j'ai été très frappé, il y a quelques semaines, en regardant une émission télévisée dans laquelle des biologistes expliquaient comment par des processus biochimiques, les mécanismes des relations amoureuses peuvent très bien être décrits et prévus... Cela donne parfois froid dans le dos de constater qu'il n'y a rien dans notre monde, ni de notre propre vie, qui ne puissent être l'objet d'investigations scientifiques.

La science contemporaine et la communauté scientifique ont donc ce double aspect, paradoxal, d'un côté une attitude plus humble, plus lucide, face aux savoirs acquis et à leurs prétentions, et de l'autre une très grande assurance fondée sur l'expérimentation et la raison rationnelle. « L'humilité » du chercheur est donc très relative, car elle se situe dans le cadre d'une méthode d'analyse scientifique qui n'est pas du tout remise en cause.

### **Comment ce constat travaille ma Foi chrétienne ? Comment la Foi chrétienne me permet-elle de vivre au milieu de ces mutations ?**

Ces deux questions sont pour moi indissociables car dans mon histoire personnelle, foi chrétienne et recherche scientifique sont parfois difficiles à distinguer. J'étais probablement chrétien avant d'être chercheur. C'est en tant que chercheur que j'essaie de devenir chrétien et qu'un jour peut-être je serai prêtre. Foi et pratique scientifique se répondent et s'interrogent l'une l'autre. Il y a un aller-retour fécond entre les deux qui touche au travail de vérité que j'essaie de faire sur moi-même, sur ma vie de Foi, et dans mon travail scientifique.

La pratique de la recherche scientifique m'a enseigné une attitude plus humble vis-à-vis de tout savoir et en particulier de tout savoir de type religieux. Cela ne veut pas dire que toutes les connaissances religieuses sur Dieu, sur l'homme ou sur la vie sont nulles et non avenues. Mais de telles connaissances



doivent pouvoir être remises en cause, non pas au nom d'un relativisme mais au nom de la recherche de la vérité elle-même. Une vérité que l'on ne maîtrise jamais. Une telle remise en cause est possible car le fondement de notre Foi et de notre engagement n'est pas une théorie intellectuelle bien construite, mais une expérience personnelle de la rencontre de Jésus-Christ, le Ressuscité. Il me semble dangereux et stérile de vouloir faire concorder la vision religieuse du monde et de l'homme avec les théories scientifiques. En revanche, au niveau de la pratique, c'est à dire de la façon de vivre, il y a un parallèle étonnant entre l'expérimentation comme fondement de la recherche scientifique et l'expérience d'une rencontre comme fondement de la foi chrétienne.

Un des principaux apports de ma Foi vis-à-vis de mon travail de chercheur est probablement de m'inciter parfois à prendre du recul. Une mise en perspective qui donne une vision plus globale des phénomènes et de leurs enjeux, alors que la science s'attache,

aujourd'hui, à étudier les choses par le détail. Pourtant, la démarche scientifique reste, selon moi, légitime. Et cela même quand les progrès scientifiques semblent nous acculer à une sorte de déterminisme scientifique. Je pense en particulier à la génétique et à toutes les conséquences des progrès énormes qui sont réalisés dans ce domaine : les O.G.M.<sup>5</sup>, dont tout le monde a entendu parler et sur lesquels tout le monde a une opinion ; le séquençage du génome humain, qui ouvre des perspectives nouvelles dans la connaissance de la vie des hommes (prédiction de maladies futures, maîtrise toujours plus grande du vivant)... Les questions que posent ces « avancées » sont souvent redoutables. On peut les regretter, mais elles sont là et il faut faire avec. L'enjeu, un enjeu de la foi, n'est pas d'aller contre ces évolutions, mais de ne pas s'enfermer dedans pour ne pas en être prisonnier. Le message libérateur de l'Évangile est ici fondamental. L'homme libre, appelé à la liberté dans la rencontre du Christ et des autres, n'échappe pas aux lois de la nature, ni

---

5. Organismes Génétiquement Modifiés.



aux contingences – souvent absurdes – de la condition humaine. Le salut chrétien n'est pas une échappatoire, il est à recevoir et à accueillir dans l'épaisseur de ce que l'on est...

### **Quelle est la pertinence de la Foi chrétienne pour ceux et celles avec lesquels je vis dans le monde scientifique ?**

Je ne sais pas trop... La double attitude dont j'ai parlé – humilité face aux savoirs et attitude du chercheur qui est poussé vers l'inconnu par l'expérience – est peut-être un critère de crédibilité pour la Foi chrétienne. Dans le monde scientifique il me semble qu'une telle attitude peut être reconnue comme une attitude vraie. Sans qu'il y ait concordance, ni même complémentarité dans la quête du savoir entre science et foi, les critè-

res de vérité qui fondent la vie de croyant et celle du chercheur scientifique ne sont peut-être pas si éloignés qu'on le pense souvent. Je retiens deux critères : la recherche d'une cohérence qui fait appel à toute l'intelligence humaine et l'expérience, expérience personnelle d'une rencontre en ce qui concerne la Foi et expérimentation dans la recherche scientifique.<sup>6</sup> Si notre Foi chrétienne se présente comme cela, si elle est vécue comme cela, il me semble qu'elle peut être reconnue. Et après ? Nos interlocuteurs vont-ils adhérer à la Foi chrétienne ? On ne peut pas répondre à cette question. On ne doit pas y répondre, car justement, cette expérience, il faut la faire !

De même qu'il y a peut-être des critères de vérité similaires entre la vie de Foi et la démarche scientifique, il y a dans ces deux attitudes de l'homme une humilité fondamentale qui, par un processus de remise en cause permanent, nous pousse vers l'inconnu.

---

6. Expérience de foi et expérimentation scientifique ne se rejoignent pas car elles n'ont pas le même but. Mais, pour le croyant, comme pour le chercheur, elles sont au fondement de la démarche de vérité.



# Le mariage hier et aujourd'hui

**Conseillère conjugale, Maryno rencontre de nombreuses familles dites**

**« recomposées ». Elle nous propose de regarder les changements survenus dans la famille. Sans dramatiser, elle nous invite au réalisme de cette nouvelle donne de la vie sociale.**



**par Maryno BODINIER**  
membre de Galilée

## Avant de commencer...

Quelques mots de présentation pour situer d'où je parle.

Depuis 25 ans je partage une histoire d'amour avec Marc. Nous nous sommes mariés en 1976 et nous avons accueilli 4 enfants qui ont aujourd'hui entre 23 et 12 ans. La famille c'est donc pour moi une aventure au quotidien qui n'est pas tracée une fois pour

toute. Les événements que la famille vient de traverser ces dernières semaines en sont bien la preuve ! (N.B. pour en savoir plus sur notre vie de famille, se reporter au numéro de la *Lettre aux Communautés*, n° 192.)

Je suis conseillère conjugale et j'ai exercé essentiellement dans le monde associatif (centre de planification, association de prévention ou d'aide à la parentalité). Ce travail m'a conduit à accueillir des femmes, des couples de tous âges qui traversaient une situation difficile (séparation, grossesse non désirée, Interruption Volontaire de Grossesse, blocage de la communication intra-familiale, ou autres crises...)

Depuis trois ans nous habitons en Haute Tarentaise, à proximité des grandes stations de ski où les modes de vie bousculent les vies familiales :

- les uns, les touristes, parce qu'ils sont en vacances qu'ils paient cher, où tout est axé sur le loisir, le bien être, la consommation ;
- les autres, travailleurs saisonniers ou autres employés du tourisme, parce qu'ils travaillent dans des conditions difficiles, avec un rythme effréné.

Je viens de clore une formation de « maîtrise » en Sciences de la Famille à Lyon, qui m'amène à reconnaître que je ne « maîtrise » pas du tout cette question et c'en est heureux !!

## La famille a changé en Occident

Ce constat, tout le monde est bien d'accord pour l'affirmer. Néanmoins, à partir de là les positions divergent :

- certains campent dans une attitude crispée craignant les conséquences de ce qu'ils jugent « décadence » ; ils parlent de la mort de la famille.
- d'autres s'inquiètent, ne sachant plus que penser de l'ampleur des mutations.
- d'autres encore se réjouissent des nouveautés et y voient une chance pour plus d'authenticité.

La famille serait-elle devenue « *incertaine* » selon l'expression du démographe Rousset ? Je n'ai pas de réponse brute à une telle question, tant le paysage me semble contras-

té. Sans prétendre faire un tableau de l'ensemble des changements, je vais noter quelques mutations caractéristiques des familles françaises à travers l'observation de deux photos de mariage – une en début du siècle et une des années 90. Puis je tenterai de vous rendre compte de mon regard face à ces transformations à travers une méditation d'un texte de l'évangile.

## I - CHANGEMENTS

### 1 - La famille des années 20

#### *Portraits de famille*

*Hélène, la mariée* a tout juste vingt ans. Elle travaille depuis l'âge de 13 ans en aidant ses parents dans les travaux de la ferme et du ménage. Elle a été scolarisée et a pu passer son certificat d'étude. Mais étant l'aînée de sept enfants, elle n'a pas pu poursuivre ses études comme elle l'aurait souhaité. Elle aime

lire et dès qu'elle le peut, elle dévore ce qui lui tombe sous la main.

*Jean, le marié*, a quelques années de plus qu'Hélène, 24 ans. Il travaille lui aussi à la ferme de son père depuis l'âge de 15 ans. Il habite le village voisin. Il est le dernier d'une famille de six enfants.

*Tous les deux* se sont connus lors d'un bal de village, il y a quelques mois. Très rapidement ils se sont fiancés et se marient moins d'un an après leur rencontre. Ils se connaissent peu car les occasions de se rencontrer seuls ont été rares. Les parents ont organisé la fête du mariage. Le jeune foyer vivra dans la ferme paternelle où une pièce leur a été libérée.

*Le père de la mariée* est veuf de sa deuxième femme, morte en couches. Il s'était rapidement remarié avec une femme du voisinage après la mort de sa première femme, ayant déjà à charge quatre enfants en tout jeune âge. Trois autres enfants étaient morts en bas âge. Du deuxième lit, sont nés trois enfants. Cet homme n'a pas fait d'études et a très rarement quitté le village.

*Les parents du marié* sont également cultivateurs. *Les grands-parents* vivent toujours à



la ferme. Avec le jeune couple qui aménage, trois générations vont se côtoyer dans la maison.

Du côté des frères et sœurs du marié :

*Marie*, l'aînée, mariée, attend son cinquième enfant. Son mari est boulanger au bourg le plus proche. Elle l'aide à la boulangerie tout en étant présente à la maison pour les petits.

*Thérèse*, qui a quinze mois de moins que sa sœur, est religieuse cloîtrée ; elle n'a pas eu l'autorisation de venir au mariage de son frère.

*Pierre*, 1 an plus jeune, a tout d'abord fait un apprentissage dès l'âge de 12 ans chez un maréchal-ferrant où il est resté travailler. Il est marié. Le couple n'a pas d'enfant et sa femme, qui ne travaille pas, a déjà été hospitalisée plusieurs fois pour crise de neurasthénie.

*Angélique* (26 ans) ne s'est pas mariée. On se moque gentiment d'elle depuis qu'elle a coiffé le chapeau de Ste Catherine. Elle rêvait d'être institutrice et, à défaut, est restée à la maison auprès de ses parents pour aider aux soins des grands parents qui ne sont plus très valides.

*André* est le seul à avoir poursuivi ses études jusqu'au brevet : il est actuellement à l'école normale et ne rentre chez lui qu'aux vacances scolaires.

Du côté de la famille de la mariée, on retrouve sensiblement les mêmes figures : les filles n'ont pas poursuivi leurs études au-delà du certificat. Un des garçons reprend la ferme familiale, un autre est séminariste. Les enfants de deux lits différents n'ont pas eu de problème particulier entre eux. Ils forment une grande famille unie.

Parmi *les invités*, nous pouvons noter :

*La tante Madeleine*, veuve de guerre. Elle tient l'épicerie du village voisin. Ses deux fils sont actuellement au service militaire. Son frère est le tuteur légal des enfants.

*Un oncle et une tante du marié* qui n'ont pas eu d'enfants et ont élevé leurs neveux et nièces orphelins.

*Une vieille cousine institutrice* du village qui connaît tous les enfants. Elle a, aussi, élevé ses frères et sœurs.

On peut remarquer l'absence d'une *cousine* dont on est sans nouvelle depuis qu'elle a dû quitter le village quand elle a découvert



qu'elle était enceinte. On a su qu'elle a trouvé une place de domestique, mais on ne sait pas ce qu'est devenu son enfant.

La plupart des *familles* sont endeuillées : la guerre de 14 a décimé les rangs.

La messe du mariage est célébrée par *le parrain du marié, curé* de la paroisse. Il s'occupe activement du patronage et connaît toutes les familles du pays.

*Un oncle missionnaire* parti au Canada n'a pas pu être là.

### **Caractéristiques de la famille du début du siècle**

- Elle est encore essentiellement rurale, *enracinée dans un tissu social fort.*

- Les familles sont *nombreuses*, même si les naissances ne sont pas souvent programmées : à défaut, on accueille les enfants que Dieu donne.

- Les femmes accouchent à la maison, le taux de décès en couches est élevé.

- Une naissance hors mariage est une catastrophe, un déshonneur pour la famille. Dans la plupart des cas, la jeune fille enceinte

doit s'exiler et se débrouiller seule. La contraception n'existe pas. Et l'avortement est qualifié de « crime contre la nation ».

- *La mortalité infantile est forte.* La mort est très présente dans la vie familiale.

- Les femmes travaillent dur aux côtés de leur mari, elles ont à charge la tenue du foyer, l'éducation des enfants et souvent les soins des anciens restés à la maison. Peu de femmes ont fait des études. *Les femmes travaillent, mais ne sont pas indépendantes.* L'univers du travail et celui de la famille se confondent.

- *Le père représente l'autorité.* Il travaille dur pour faire vivre sa famille. Il a peu de contacts avec ses enfants si ce n'est au cours des travaux dans les champs.

- Au début du siècle, nous trouvons *beaucoup de familles recomposées à la suite d'un décès.* Ces remariages après veuvage reproduisent alors la situation familiale première. Les enfants de différents lits cohabitent. La durée de vie des couples est courte du fait d'une mortalité élevée.

- Il faut rappeler *l'espérance de vie tournant en moyenne autour de 47 ans.* L'arrivée à l'âge adulte correspond à la vieillesse des parents.



## 2 - La famille des années 90

### *Portraits de famille*

*Les mariés*, Valérie et Matthieu, vivent ensemble depuis dix ans. Ils ont une petite fille de 2 ans et ont prévu de « mettre en route » un deuxième enfant. Valérie a 30 ans et travaille comme attachée commerciale. Matthieu est informaticien. Ils ont acheté une petite maison à proximité, en banlieue parisienne. Ils se sont connus à la fac et ont très vite habité ensemble.

*Les parents du marié* habitent à l'autre bout de la France. Ils sont tous les deux enseignants ; leur fils aîné qui se marie aujourd'hui a quitté la maison après le bac pour suivre ses études. Leur fille qui a 25 ans est étudiante à la grande ville voisine mais n'est pas prête de quitter le cocon familial !

*La grand-mère de Valérie* (75 ans) est veuve depuis la fin de la dernière guerre. Elle a élevé seule ses cinq enfants. Elle ne s'est pas remariée et vivait avec *sa mère* qui va fêter ses 100 ans le mois prochain. Celle-ci est aujourd'hui en maison médicali-

sée et n'a pas pu participer au mariage pour raison de santé.

*Le père de la mariée* à la retraite depuis peu est là avec sa deuxième femme. Il s'est remarié suite à un divorce quand Valérie était petite. Il a eu deux autres enfants du deuxième mariage.

*La mère de la mariée* s'est aussi remariée et a eu un autre enfant. Son deuxième mari avait également deux enfants d'un premier mariage qui vivent avec leur mère. Le couple est nouvellement à la retraite : elle travaillait comme infirmière et lui comme employé de la fonction publique. Ils aiment garder leurs petits-enfants et profiter d'eux car ils ont parfois le sentiment que leur vie professionnelle ne leur a pas permis de vivre avec leurs enfants autant qu'ils l'auraient voulu. Le beau-père de Valérie s'est inscrit à l'université. Tous deux sont membres d'associations diverses. Ils aiment voyager avec un groupe d'amis eux aussi retraités.

*Les grands-parents du marié* vivent chez eux, ils viennent de fêter leurs 60 ans de mariage. Ils ont 82 et 85 ans. Ils font partie d'un club de retraités actifs.



Parmi les frères et sœurs des mariés, nous pouvons noter :

*Julie, la sœur de Matthieu* : elle a un copain depuis plusieurs années. Elle n'envisage pas de se marier et veut d'abord finir ses études et profiter de la vie.

*Damien, le demi-frère de Valérie* et sa copine attendent un enfant. Pour eux le mariage est dépassé et ils n'ont pas besoin de passer devant le maire pour s'aimer.

Dans les cousins présents :

Il y a *Aurélié*, célibataire, qui revient de deux ans passés dans une association humanitaire.

*Stéphanie et Sylvain* qui ont adopté un petit Vietnamien après plusieurs essais infructueux de traitement de la stérilité. Ils se préparent à accueillir un autre enfant d'Asie et Sylvain a fait une demande de congé parental.

*Florent et sa nouvelle copine Claire*. Ils vivent chacun à un bout de la France, ont de brillantes professions et se retrouvent ensemble le week-end. Ils font partie de ces couples surnommés « les couples TGV ».

*Anne* qui élève seule sa fille.

*Raphaël* venu seul. Toute la famille sait pourtant qu'il vit avec son copain Rémy mais lui demande de rester discret.

La célébration a été présidée par un diacre, ami de la famille : on a aussi baptisé Juliette, la fille de Valérie et Matthieu.

### **Quelques caractéristiques de la famille contemporaine**

Les indices démographiques parlent d'eux-mêmes :

- *Baisse du taux de nuptialité* : en cette fin de siècle, on se marie moins et plus tard. L'âge au mariage s'élève : entre 1972 et 1992 il est passé de 24,5 à 28,1 ans pour les hommes et de 22,5 à 26,1 ans pour les femmes.

- *Baisse du taux de fécondité* : 1,9 par femme en 1980 et 1,7 en 1997. L'âge de la première naissance a reculé. Il était de 26,8 en 1980 et aujourd'hui il est de 29,1 en 1997.

- *Augmentation des couples non mariés* : 4,2 millions de personnes parmi les 29,4 millions vivant en couple en 1994. On vit ensemble avec ou sans enfant.

- *Augmentation des naissances naturelles* (hors mariage) : 11,4 % des naissances en 1980 ; 37,6 % en 1995.

- *Augmentation du taux de divortialité* : 22,5 % en 1980 et 38,3 en 1996. Ces chiffres ne prennent pas en compte le nombre important des séparations hors mariage. Désormais, ce sont les conjoints qui décident de se séparer et ce n'est plus la mort qui défait les couples comme c'était le cas quand l'espérance de vie ne dépassait pas 50 ans. Ces séparations entraînent une fragilité des liens des enfants avec leurs pères qui se traduit dans un quart des cas par une rupture totale des liens père-enfant.

- Tout cela, sur fond *d'un allongement spectaculaire de l'espérance de vie*, qui atteint 74,1 ans pour les hommes et 82 ans pour les femmes. Cette longue espérance de vie n'est pas sans conséquence sur le cycle de vie (entrée tardive dans la vie active, temps de retraite précoce, durée de la vieillesse, troisième et 4<sup>e</sup> âge) ainsi que sur la vie des familles (durée de vie de couple, chevauchement de plusieurs générations...).

Aujourd'hui, *les situations familiales sont variées* : couples non mariés avec ou sans enfant ; familles recomposées, familles monoparentales...

*La scolarité s'est généralisée*, amenant les femmes à investir la vie professionnelle hors du champ familial. Elles sont dans un rapport salarié avec un employeur extérieur à la famille. Leur projet de carrière professionnelle rejoint un besoin d'autonomie et d'identité personnelle compatible avec une vie familiale. Le modèle du couple bi-actif s'impose.

*La notion de mariage a changé*. Il n'est plus le passage obligatoire pour vivre des relations hommes-femmes. On refuse d'enfiler des habits déjà taillés pour les rôles de mari ou d'épouse. Le sociologue François de Singly souligne que les « *individus veulent devenir eux-mêmes tailleurs* ». Le mariage est devenu affaire de conscience personnelle, un choix. Beaucoup de couples commencent à vivre ensemble : ils étaient 15 % dans les années 60 et aujourd'hui ils représentent 87 %. Ce phénomène traduit un changement en profondeur : la famille est devenue le fruit d'un long et lent processus complexe. On commence à vi-



vre à distance, cohabiter, avoir des enfants et peut-être se marier.

*La généralisation de la contraception* a permis aux femmes d'avoir moins de grossesses. Les naissances sont « programmées ». Le taux de fécondité est passé de 2,9 en 1965 à 1,7 aujourd'hui. Il ne s'agit pas là d'un refus d'enfant. Le nombre de femmes sans enfant est d'ailleurs moins fort aujourd'hui qu'autrefois. Le phénomène actuel est plutôt la raréfaction des familles nombreuses et la généralisation du modèle de deux enfants. D'autre part les progrès médicaux ont fait reculer le nombre de décès à l'accouchement ainsi que la mortalité infantile.

*Le statut de l'enfant a changé.* Dans une famille moins nombreuse, l'enfant est très investi par le couple. Il est attendu, désiré, programmé. Il occupe une place nouvelle : on cherche à personnaliser les relations. L'enfant est tout à la fois objet d'affection et d'ambition.

### **La famille est marquée par trois grandes mutations :**

- *L'individualisation.* La référence actuelle c'est l'individu et non plus le groupe.

La famille n'est plus alors un groupe pré-défini mais un réseau d'échanges. La famille est devenue relationnelle. On attend d'elle qu'elle réponde aux attentes de bonheur. Le « Je » l'emporte sur le « nous », ce qui ne veut pas dire que le nous n'a plus sa raison d'être (à voir par là l'investissement sur la vie de famille et les solidarités intra-familiales).

- *La privatisation.* À la suite de ce processus d'individualisation, la norme collective est dévaluée. L'individu cherche à être authentique sans qu'on lui dicte ses choix. On porte une plus grande attention à la qualité des relations interpersonnelles. La famille se construit progressivement comme un espace privé où les rapports entre les membres reposent sur l'intimité et l'affectif. Dans un contexte où le soi est devenu la référence, la famille conserve son utilité : celle d'aider chacun à se construire comme personne autonome. Sa fragilité provient du fait que, lorsque ces relations ne sont plus satisfaisantes, le couple perd sa raison d'être.

- *La pluralité des modèles.* Les deux courants d'individualisation et de privatisation ont conduit à la transformation des modèles

familiaux. On se trouve face à une diversification de ces modes familiaux qui, la plupart du temps, se découpent en séquences consécutives : souvent les mêmes personnes traversent des périodes différentes de vie familiale (couple, séparation, famille monoparentale, familles recomposées...).

Tous ces constats ne masquent pas le fait que la famille est plébiscitée dans tous les sondages et que le couple reste l'idéal de vie de la plupart des adultes. La famille est investie de manière exigeante, elle est vivante. Plus complexe, elle est aussi plus fragile.



## II - UN REGARD DE FOI

Un regard de foi ? Qu'en est-il ? J'ai du mal à vous qualifier ce regard ; peut être par pudeur ou aussi par crainte de m'illusionner avec un beau discours. Mais puisque j'ai accepté de rendre compte de ma recherche, je me risque en balbutiant !

La tentation est grande de porter un jugement rapide sur ces transformations familiales, tant cette question touche à notre intimité, à notre histoire personnelle. Notre imaginaire individuel et collectif reste marqué par le modèle des familles de nos parents (la famille des années 50) auquel nous sommes plus ou moins consciemment attachés.

En matière familiale, on tombe vite dans des vérités indiscutables qui s'appliqueraient à tous. On est alors dans l'idéologie soit en idéalisant, avec nostalgie, la famille d'autrefois soit en applaudissant les nouveautés. On oublie ainsi que « la Famille » (avec un grand F) ça n'existe pas. On est toujours face à des réalités singulières, des histoires uniques.

Il est difficile de trouver une juste attitude qui ne rejette pas les changements par peur de ce qu'ils vont entraîner ou qui n'idéalise pas ces mutations au nom d'un esprit de tolérance naïve.

Je cherche donc à vivre :

- un chemin d'humanité et d'accueil des personnes, quelle que soit leur histoire de vie.
- un regard de foi en ne me résignant pas face à des situations que je pourrais qualifier un peu rapidement sans issue.

Regarder, c'est déjà ne pas détourner les yeux, c'est accueillir, écouter, ne pas fuir. Il m'arrive d'entendre des histoires de vie qui secouent mon système de valeur, qui me provoquent en profondeur.

Et puisque je suis là, à ce moment-là, croire en l'autre ça commence par croire en moi, en mes capacités d'écoute et d'amour. Ces rencontres me font faire un parcours intérieur, parcours de croyante. Je me reconnais peu à peu de la même pâte humaine que celui ou celle qui croise ma route.

Dans de tels moments, *un texte d'évangile* fonctionne particulièrement pour moi

comme un phare : celui de *la femme adultère en St Jean* (Jn 8, 3-11).

C'est cette méditation que j'ai envie de vous partager tout simplement.

Dans ce texte, je suis au bord du cercle, celui des bien-pensants qui ne se mouillent pas, qui observent et jugent. Je vois dans ma main une pierre qui pèse lourd. Je suis prête à la jeter au nom de ma propre histoire que je prends comme référence... pierres de jugements de valeur... pierres de la peur de l'autre... pierres de l'esprit de supériorité... pierres d'un discours moral... Cette femme adultère, elle l'a bien cherché quelque part ! Elle n'avait qu'à savoir ce que dit la Loi de Moïse et respecter les interdits. Je me les impose bien à moi même !

Je fais partie de ceux et celles qui croient « réussir » leur vie de couple et de famille... Mais qu'est ce que réussir ? en fonction de quels critères ? Je suis tellement imprégnée d'un discours chrétien sur la famille que j'avais fini par me croire un peu en dessus du lot commun. Illusion et tentation aveugle qui m'ont poussée à me barricader derrière des principes.

C'est ce système de pensée que je lâche peu à peu dans ma rencontre avec des formes de vie familiale qui sont autres que les miennes. Les accueillir sans me renier... accueillir l'autre dans son altérité fondamentale... m'ouvrir à d'autres modes de vie sans être dans le jugement de valeur me semblent un défi permanent.

Il m'a fallu du temps pour reconnaître que je suis aussi la femme qui se tient au milieu du cercle. Image de mes recherches, de mes difficultés, de mes échecs. Et lui lancer une pierre, c'est aussi renier une partie de ce que je suis et me juger.

Dans ce désir de lapidation se trouve un rejet de ce qui en moi ne me semble pas conforme à l'idéal. J'ai envie de jeter la pierre sur ce qui ne me plaît pas dans ma vie.

Et je suis là au centre du groupe, face au Christ qui s'est baissé, qui se tait. J'attends le couperet d'un jugement, un ordre, voire un conseil. Mais son silence... quelle force! Ça me fout le vertige. Qu'il parle! qu'il le dise lui aussi que je dois être lapidée selon la loi...

*Et quand, un à un, les bien-pensants se retirent...*

*Et quand je cesse de me fuir ou de me juger...*

*il ne reste plus que le face à face avec le Christ qui dessine au sol, sans réciter un code de bonnes conduites.*

*Je suis invitée à entendre à mon tour ces mots de libération :*

*« Moi non plus je ne te condamne pas. Va et désormais ne pêche plus ».*

*Invitation à ne pas me condamner moi-même.*

*Invitation à accueillir ce regard d'amour que le Christ m'offre.*

*Invitation à ne pas porter sur l'autre un regard qui condamne.*

Je n'ai pas fini de laisser ce texte me bouleverser et me nourrir. Il me guide quand j'écoute une femme ou un couple qui souffre. Il me porte quand je ne sais plus où j'en suis. Il m'apaise quand je ne me supporte pas avec mes faiblesses.

Alors, face aux mutations familiales qui peuvent parfois me donner le vertige, je reprends ce chapitre 8 de St Jean. Et la pierre que j'avais envie de lancer avec violence, pierre de mes tombeaux, je découvre qu'elle peut rouler en m'ouvrant à la confiance et à la vie.

# Apport de l'Égypte

par Fayed SAAD

jésuite



**Fayed Saad est prêtre, jésuite et égyptien. Il est un ami de la Mission de France par suite de liens créés avec une équipe en Égypte. Son**

**intervention nous invite à élargir notre regard au-delà de l'hexagone.**

---

**P**our les commodités de l'intervention, j'ai choisi dès le début de présenter trois lieux d'incertitudes socio-économiques qui influencent la conscience identitaire égyptienne d'aujourd'hui. Mais aussi, j'ai essayé de tenir compte des conduites collectives et sociales qui résistent et qui mènent le défi d'une quête de sens aujourd'hui, en même temps qu'elles font travailler ma foi.

Je suis jésuite ; je travaille actuellement dans le domaine de la formation pédagogique des professeurs dans nos établissements, en



Égypte : Alexandrie, Le Caire, la Haute Égypte. Je participe aussi à la formation des « acteurs sociaux » qui travaillent dans les ONG en Haute Égypte. Les lieux d'incertitudes que j'ai choisis font écho à mes centres d'intérêt.

Trois centres d'intérêt, ou trois lieux d'incertitudes : économique, social et éducatif.

- 1) **L'Économie** : Pauvreté et paupérisation en milieu urbain.
- 2) **Le Social** : L'acteur social ou la perte d'un projet social (le lien social).
- 3) **L'Éducatif** : Excellence et discrimination.

### 1) Pauvreté et paupérisation en milieu urbain :

Au niveau économique, la pauvreté est là, paupérisation du milieu urbain. Les mesures relatives à la mise en place de la politique de privatisation, en Égypte, depuis les années quatre-vingt, n'ont fait qu'accentuer la détérioration du niveau social et économique de toutes les couches ou de toutes les classes

laborieuses (parce qu'on ne peut plus parler maintenant de classes moyennes, en Égypte), tandis qu'on assiste à une redistribution des revenus et des biens en faveur des détenteurs de capitaux et au détriment des salariés.

Je vous donne quelques chiffres : par exemple, la proportion de ménages ou de familles pauvres – juste au niveau du seuil de pauvreté – en Égypte était, en 1981, de 30 %. Elle est devenue, au début des années 90, 49 %, c'est-à-dire 20 % de plus.

10 % des plus pauvres de la population en milieu urbain ne bénéficient que de 2,5 % du total des revenus des familles, alors que la part des 10 % les plus riches atteint 32,6 % de ce total, soit à peu près 13 fois plus.

Quelques autres chiffres pour décrire cette paupérisation, de manière un peu plus cruelle : au Caire, 35 % des familles vivent au niveau du seuil de pauvreté ou en-dessous, et cela s'aggrave. Cette proportion est montée, dans certaines villes comme Assouan, au sud du pays, à 77 %. C'est grave ! Cette étude dément tous les chiffres officiels qu'on lit tous les jours sur l'évolution économique et le niveau de vie en Égypte.



## 2) L'acteur social ou la perte d'un projet social :

Au niveau social, c'est un peu plus compliqué. Le projet social des petits s'aggrave dans le sens où le rôle de l'acteur social est sur la ligne de démarcation entre deux mouvements, deux appels : l'appel des valeurs et l'appel de l'action.

Dans un certain sens, l'action sociale s'est jouée, ces 40 dernières années, sous trois régimes différents : celui de Nasser, celui de Sadate et actuellement celui de Moubarak. En quelques décennies seulement, on est passé d'un État populiste, appelant à la nation et au développement – c'est-à-dire la période de Nasser (1952-1970) – à un autre style d'appel : conduites de « conviction » allant des sectes au repli communautaire, à l'affrontement politique, à l'action institutionnelle ; c'est la période des années 1970 à 80, avec Sadate, période très admirée en Occident et discutée en Égypte. Depuis 1985, l'expression fondamentaliste devient de plus

en plus un prémisses pour un acteur social à venir.

En fait, la réponse des *jama'at*, des *Frères Musulmans*, dont vous entendez peut-être un peu plus parler en Algérie, est à l'origine une création égyptienne. Elle s'inscrit à la fois comme un envers et une réponse à la décomposition du projet nassérien, et en même temps comme un refus de l'insoutenable et illégitime monde de l'*infitah*<sup>1</sup>, c'est-à-dire de l'économie de marché, de profit par excellence. La réponse de la *jama'at* et d'autres montrent des tendances repérables qui ont toutes en commun l'impossibilité de constituer un acteur social parce qu'elles privilégient la rupture du lien social ou du lien au pouvoir. Au même moment, de l'autre côté, la collectivité sociale se retourne vers ce qui est toujours là : les solidarités traditionnelles et la référence religieuse. Au moment du creux de la vague, actuellement, ne se profile aucun acteur social.

Nous sommes à un moment où la famille, la religion, la communauté copte, la

1. Infitah : nom donné en arabe au processus d'ouverture économique, culturel et politique de l'Égypte, décidé par Sadate.



communauté musulmane – *umma* – sont des lieux ravivés aujourd'hui, tant avec leur échec qu'avec leurs difficultés à être les agents privilégiés de la modernisation.

Il y a là, pour moi, une question que je ne peux pas développer : la non-correspondance entre la modernité et la modernisation. La modernité est un état et la modernisation est un processus, et nous sommes dans une impossible association où un acteur social, un projet social puissent se fonder. Disons-le autrement : nous vivons dans un état et pas dans un processus.

### **3) Excellence et discrimination :**

Dans le domaine de l'éducation, en Égypte, nous vivons la privatisation du système éducatif. D'une manière ou d'une autre, on constate un phénomène qui s'y est répandu aujourd'hui : le « cours particulier » ! Ce n'est plus un système pour aider l'enfant ou l'élève. C'est un système pour s'enrichir sur le dos de l'éducation, en général. C'est devenu une privatisation déguisée ou un simulacre de la gra-

tuité, reconnue par le système scolaire en Égypte.

Depuis les années de Sadate, celles de l'ouverture économique, on demande régulièrement de supprimer cette gratuité sous prétexte qu'elle a ruiné le pays. En même temps, on veut un système ou une politique qui allège le fardeau des pauvres. En fait, c'est ridicule ; que leur reste-t-il si on les prive du droit d'éduquer leurs enfants gratuitement ? Pas grand-chose, en effet. Mais le maintien de la gratuité serait-il en mesure d'assurer « l'égalité des chances » ?

Sous les mains, j'ai une enquête de terrain menée il y a quelques années pour le compte de l'UNICEF. Elle a pour titre : « les pauvres ont-ils des motifs de poursuivre la scolarisation ? ». L'enquête se déroule dans un quartier défavorisé d'Assiout (Haute Égypte) : 83 % des chefs de familles voient dans l'achèvement du cycle obligatoire des études (14 ans) un objectif ultime, unique. Les raisons invoquées sont l'insuffisance des ressources de la famille, mais aussi le refus de différer l'entrée sur le marché du travail, contre une incertaine promesse de





promotion sociale. Le nombre de diplômés qui sont au chômage est en augmentation. 92 % des parents d'élèves voient que les cursus d'enseignement sont « faits pour les riches ».

### **La foi et le défi d'une réponse à une rupture centrale : Le scandale du mal**

La question de la session est : Peut-on proposer la foi face à une telle situation humaine ? Bien sûr, la question ne se pose pas comme cela en Égypte. Parce que le peuple égyptien est explicitement religieux et que consciemment il se dit croyant, mais il lui arrive aussi de douter de ce Dieu qui est « incapable »... « Où es-tu ? ».

Le contexte historique égyptien et universel, je crois, a prouvé que la justice est de l'ordre de l'illusion. Nous sommes face à l'accumulation des inégalités, à la souffrance, à l'impression d'être devant une société au bord d'un volcan. Ce volcan peut être une négation réelle d'un Dieu qui n'entend pas et donc ne répond pas.

C'est vrai que la « croyance » et la religion offrent un champ symbolique dans lequel « le croyant » peut assurer une certaine « réponse ». Mais je ne crois pas que chacun puisse vivre à tout instant dans le monde des symboles religieux. La majorité des hommes y vit seulement par moments. Un individu et même des groupes nombreux ne peuvent survivre s'ils manquent totalement de sens commun. Autrement dit, pour un Égyptien, la frustration, la souffrance et le sentiment de ne pouvoir résoudre le paradoxe éthique sont un défi radical à l'idée que la vie est compréhensible. C'est à ce défi que toute foi doit essayer de faire face si elle veut survivre. Et c'est cela qui me fait, aujourd'hui, être fasciné par la religiosité égyptienne. Lorsque je parle de la religiosité égyptienne, je ne parle ni de la religion musulmane ni de la religion chrétienne, je ne parle que de notre mouvement anthropologique. C'est la religiosité qui est née par une concentration, par un vécu depuis 14 siècles entre musulmans et chrétiens, en Égypte. Cette religiosité a un impact très important hors des limites même rituelles que l'on voit souvent dans les films, que l'on passe ici sur



ARTE, parce qu'elle agit sur la conception que chaque individu se fait du monde réel. Je crois que si la religion présente un intérêt sur le plan sociologique, ce n'est pas parce qu'elle décrit l'ordre social mais parce qu'elle façonne cet ordre social.

La question du mal, qu'on saisit sur le visage d'un enfant chiffonnier torturé ou devant la population affamée qu'on voit dans les repartages, dans ce réseau de violences intégristes, en Égypte ou en Algérie. Tout ça, c'est l'éclatement d'une rupture centrale retentissant sur toutes les parois de l'être. Tout est fracturé. Le monde est vraiment cassé. Mais que cela puisse encore nous scandaliser ou nous tourmenter, n'est-ce pas la preuve qu'il y a encore en nous quelque chose d'au-delà du mal ?

Cette expérience, qui, je crois, est plus importante pour moi que la foi anthropologique – je ne parle pas de la chrétienté ou de l'Islam – a fait donner un sens à la vie, à la lutte de chacun au quotidien. C'est pour cela que lorsqu'on parle de la proposition de la foi,

personnellement, j'admire, je scrute ce que les autres vivent avec une foi implicite et non formulée dans des dogmes, dans des expressions nommées. C'est d'aider, en vivant avec les autres, à dire l'indicible qui nous fait vivre, à faire cette expérience du divin, comme on dit.

Pour cette raison, je vais vous présenter deux instances, deux moments dans le vécu de notre société, de l'ordre d'une anthropologie « spirituelle », ou plutôt du « spirituel enfoui dans le social » :

1<sup>er</sup> : L'être relationnel : « le pain et le sel »

2<sup>e</sup> : La patience et l'expérience du temps.

### 1<sup>er</sup>- L'être relationnel : « le pain et le sel »

Un grand sociologue égyptien du début du siècle, Sayyid Uways, met l'accent sur le PAIN ET LE SEL<sup>2</sup> comme première valeur humaine en Égypte. Je crois qu'on doit s'arrêter longuement sur cette caractéristique. Là, il faut y retrouver le germe du don, de

---

2. « Partager le pain et le sel », expression familière qui dit la coutume de partager le repas avec l'hôte. Ce partage engage une alliance entre ceux qui l'ont vécu.

cette disponibilité folle qu'on ressent à l'aéroport, quand on arrive en centre ville, mais qu'on peut aussi ressentir en vivant en milieu rural, dans les banlieues. Ces scènes du semeur, de l'inventeur de l'agriculture, de la poterie pour mouler les premières gargoulettes, le zir pour l'offrande de l'eau au passant, tradition musulmane et plus ancienne que l'Islam. Une séquence parmi d'autres qui peuvent être mentionnées parmi les valeurs anthropologiques et spirituelles.

Dans toutes ces scènes, peut-être archaïques : la gargoulette, le semeur... c'est d'abord la relation qui s'exprime. C'est un lien originel, une matrice relationnelle, un être des profondeurs qui n'est lui-même qu'en se donnant à un autre que lui, au sein de la relation. Parler du « pain et sel » ou de l'être relationnel, c'est admettre que l'être, dont la relation constitue la structure, est du même coup communication. Son être consiste à être en débordement de soi-même. On le vit dans les milieux les plus simples. Malgré les besoins, la pauvreté, l'injustice à abattre sans réussir, l'homme simple a pu trouver une solution, pas miraculeuse, pour faire régner une certaine justice.

Dans le contexte égyptien de tous les jours, j'ai découvert que l'homme simple a constaté cet « enfouissement » de Dieu dans son histoire quotidienne. Le « pain et le sel » a opéré cette présence-absence de Dieu. Ce paradoxe a été résolu par la méthode sociale qui s'appelle « le pain et le sel ». Le fonctionnement social a pu mettre en action cette absence de Dieu : « Où es-tu ? », qui est elle-même un acte : « C'est l'acte de se faire chercher, désirer et attendre, l'acte d'indiquer qu'il est toujours ailleurs, toujours près de nous, sur la route où il nous pousse et nous attire à la rencontre pour un "face à face". » Je traduis ici la litanie des nuits du Ramadan que l'on répète tous les 30 jours : « *Sur notre route, approche-toi de nous pour qu'on te trouve dans nos jours.* » Je trouve que ceci – même si c'est musulman – explique bien qu'on ne peut pas rencontrer Dieu indépendamment d'une relation.

## 2<sup>e</sup>- La patience ou l'expérience du temps

Pour moi, c'est une expérience fondamentale, dans mon vécu et dans ma foi personnelle en Égypte. Le sens du temps : le



temps qui est notre chance et notre risque, où s'engouffre pas à pas notre vie, où se vrille avec nous toute l'histoire pour déboucher sur une finitude ou une infinitude, sur le néant ou l'éternel. L'Égyptien a adopté un rythme qui le libère d'un fonctionnement autodestructeur de soi. Le rythme s'appelle la patience. Ce n'est pas le sens que l'on donne en général en Occident : la patience, c'est la fainéantise, le fatalisme, *inch'allah*. Mais la patience a un autre sens. Elle trouve que l'homme est habité par un « plus », une excédence d'être, une sorte de « surexistence »... qu'on lui donne le nom qu'on voudra. Par la patience, l'homme est candidat à un autre univers, un univers non-spatial, non-temporel. Mais la patience nous aide à modeler ce mode spatial et temporel. C'est cette capacité qui est la matrice des symboles, du langage, de la vérité, de la liberté, de l'art, de la culture et l'art de vivre les moments incompréhensibles de la vie

J'ai toujours été frappé par cette patience et cette expérience du temps qui font face et résistent au rythme de la modernité. Je crois que le « fellah » – le paysan – est le type idéal de cette résistance. Je ne veux pas

faire de lui un être mythique, mais je le crois profondément. Pour trouver le courage d'exister, le paysan (et tout homme) cherche l'inconditionné qui lui permet d'accepter le caractère annihilant du temps sans s'y soumettre, et en même temps d'affirmer le moment présent. L'expérience du temps, chez le paysan, est du « déjà » (*al-hamd lil'ALLAH*, le passé qui n'existe plus) et du « pas encore » (*In-chaâ-ALLAH* : l'avenir qu'il ne possède pas). Tel est le sens d'exister : être en devenir. Entre le *al-hamd lil'ALLAH* et le *In-chaâ-ALLAH* que l'on répète toutes les cinq secondes en parlant, il y a beaucoup de choses qui se disent intérieurement.

### **En guise de conclusion :**

Contre la violence du monde, il nous faudra déployer une autre violence, une violence de la violence, si l'on peut dire, c'est-à-dire un luxe de gratuité qui déborde les frontières de la raison et de la justice. Voici la Bonne Nouvelle et les Béatitudes : oser croire



que nous sommes conviés à la re-création du monde, même si on n'a rien, même si rien ne peut justifier le mal du monde. Nous sommes toujours invités à penser la re-création du monde. À partir d'une seule croyance, la croyance que j'ai essayé d'expliquer, la croyance anthropologique, la croyance « relationnelle », qui peut mieux décrire une nouvelle anthropologie de l'homme ? J'attends un l'historien qui décrirait l'histoire d'une civilisation où une décision généreuse dans la poussière des jours, dans le partage du « pain et sel », serait plus géniale qu'une découverte scientifique ou une œuvre de beauté.

Une histoire qui nous rappelle que la conscience n'est pas conscience de soi mais conscience de l'autre, conscience que j'essaie de résumer dans le geste de rompre le pain et d'offrir le sel. Je crois que c'est là que je peux vivre, aujourd'hui, ma foi autrement, indépendamment de toute nomination chrétienne ou musulmane, une foi qui dépasse tout. C'est une expérience du divin, qui n'a pas besoin de terme, et que nous vivons tous.

Alexandrie,  
1<sup>er</sup> Juillet 2000

# De l'incertitude aux chemins de vérité

**Psychanalyste et professeur de  
Philosophie, Dominique est aussi**



**théologienne. Elle  
est intervenue  
pour nous dire à  
quelles conditions  
et par quel  
chemin nous  
pouvons advenir à  
la vérité.**

**par Dominique BOURDIN**  
membre de Galilée

---

**De l'incertitude à la proposition :  
la question de la vérité**

L'homme est aujourd'hui incertain (Ehrenberg)<sup>1</sup> ; il s'accommode comme il peut de la précarité, se trouve sollicité en tant que consommateur, mais où et comment peut-il trouver le chemin de convictions qui lui soient personnelles, choisir ce qui fait sens et a valeur de vérité ?

1. Ehrenberg, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, collection Pluriel Hachette, 1995.

Nous venons d'entendre des témoignages et de travailler ensemble sur ce qui dans nos vies est marqué par l'incertain, le provisoire, les mutations. Nous partons de ce qui se déplace, se modifie et qui de ce fait est difficile à saisir, à penser. Comment, même croyants, nous présenter comme des hommes et des femmes de certitude ? Comment d'ailleurs nos contemporains accepteraient-ils une telle position qui contredit leur vie actuelle et dénie une expérience profonde : celle d'être comme nus dans une existence qui change.

Bien sûr, il est des manières de répondre à ce défi du monde contemporain sur le mode de l'alternative : venez à nous, nous au moins nous avons des certitudes ! et nous pouvons donc faire des propositions ! C'est ce qui fait un certain succès actuel des positions intégristes ou d'un retour du religieux sur un mode de repli défensif.

Mais comment tenir sincèrement une telle attitude quand nous sommes nous-mêmes atteints par l'incertitude ? D'autant que nous sommes prêts à y voir une chance, un chemin de vie et pas seulement un malheur

ou une déception. Comment surtout honorer ce qui est expérience, liberté, histoire de ceux à qui nous proposons la foi – comme de nous-mêmes – si nous commençons par nier ce que les uns et les autres nous vivons ?

Faudrait-il alors se résigner à n'être qu'un produit parmi d'autres, une proposition religieuse dans le grand supermarché des convictions et des traditions où chacun se servirait, triant à sa guise ?

Cette position n'est pas davantage tenable, elle transforme implicitement le dialogue interreligieux en manière civilisée de vivre une concurrence commerciale sauvage dans laquelle la tolérance est au mieux un argument de vente supplémentaire.

C'est en posant à nouveaux frais la question de la vérité que nous pouvons à mon sens sortir de cette fausse alternative entre la proposition rassurante qui dénie l'expérience actuelle au lieu d'y chercher des chemins de foi et la proposition parmi d'autres, en libre-service, qui ne prétend rien dire de vrai mais seulement proposer une marchandise symbolique disponible – quand elle ose encore le faire.



Mais cette insistance sur la question de la vérité suppose de reconnaître :

1. Qu'elle ne se pose plus de la même manière qu'auparavant.
2. Qu'elle continue de se poser et qu'elle est même essentielle : c'est le « travail de véri-

té ».

3. J'essaierai en conclusion de montrer que ce que j'appelle le « travail de vérité » fait partie de l'expérience chrétienne et se trouve au cœur de la mission comprise comme proposition de la foi.

## - I -

# Déplacements de la question de la vérité

## A. Mutations des problématiques de la vérité

### 1. Dans la pratique scientifique

L'incertitude est le résultat d'un progrès de la vérité, c'est ce que la recherche de la vérité a produit. L'incertitude provient aussi d'une plus grande lucidité de notre monde sur lui-même et son histoire. L'existence de

« sciences humaines » est un bon exemple de la façon dont des connaissances nouvelles produisent des incertitudes nouvelles dans le rapport à soi-même et à sa propre existence.

Même le travail scientifique sait aujourd'hui reconnaître sa part d'incertitude : « *Le vrai scientifique ne cherche pas tant un modèle total de la réalité qu'il pourrait – enfin – contempler et qui ferait le bonheur de l'humanité par la guérison ou la libération technique, il cherche la « surprise ».* Il cherche et attend la découverte qui non seulement



*dépasse les modèles établis, mais aussi ouvre des voies d'explication inconnues. Il est toujours et d'abord vigilant sur ce que ses expériences peuvent lui suggérer et qu'il n'avait pas prévu. Il est à l'affût de ce qui surprend le savoir établi en remettant sans cesse sur le métier son ouvrage, c'est-à-dire en critiquant les modèles explicatifs et en guettant le jaillissement d'une cohérence inattendue, qui sera à son tour provisoire et critiquable. Il y a un non-savoir essentiel qui est à l'œuvre dans la recherche scientifique. » (Ph. Deterre\*)*

## 2. Dans la vie sociale

Dans la vie sociale, la situation est contradictoire. La diversité des modes de vie et des cultures laisse plus de possibilités à chacun de choisir sa façon de penser et de vivre. Mais il est de plus en plus difficile de décider, de s'engager. Le pluralisme est une chance, mais aussi un poids.

À chaque individu de se construire lui-même : est-ce tenable ? N'y a-t-il pas un my-

the dans la liberté du sujet qui s'invente lui-même sans être précédé par rien ? Le zapping et le refus de l'engagement sont alors davantage une défense contre une exigence impossible qu'un art de vivre et une liberté.

Et la précarité fait que, pour beaucoup, la question de l'avenir est tellement incertaine qu'elle est hors de toute prise. Alors la survie remplace le choix.

La vie sociale pourrait donc nous faire croire que la question de la vérité est un luxe dépassé. Chacun vit comme il veut ou comme il peut. On a bien le droit de penser ce qu'on veut. Du moins le croit-on : car quelle liberté de penser existe-t-il quand il n'y a pas d'avenir organisable ? Quelle liberté de penser reste-t-il quand le flux d'informations met tout sur le même plan et que les campagnes médiatiques pensent à notre place ? Quelle place la liberté de penser peut-elle garder sous la déferlante du matraquage publicitaire ? Peut-on penser si l'on ne connaît plus le silence, si l'on n'a plus le temps de lire ? Pouvons-nous vérifier ce qui est vrai, savoir ce

---

\* NDLR : voir la contribution de Philippe Deterre à paraître dans le prochain numéro (janvier-février 2001).

que nous voulons et pourquoi, justifier ce que nous pensons exact ?

Peut-être qu'aujourd'hui il faut une **attitude délibérée de résistance à des pressions multiples** pour réussir à se poser encore, pour sa propre vie, des questions de vérité.

### 3. De la vérité métaphysique aux vérités plurielles, partielles, provisoires

Il ne faut pas confondre certitude et vérité. La certitude a reculé parce que les connaissances scientifiques ont progressé, parce que l'attitude critique qui est nécessaire à la recherche de la vérité s'est précisée et répandue, parce que nous savons mieux le caractère historique et changeant des choses, parce que notre monde connaît une accélération des mutations technologiques et une radicalisation des changements historiques.

**La vérité a un caractère critique**, elle est refus des modèles établis, vigilance, capacité de découverte et de surprise.

La vérité a d'abord été pensée de façon métaphysique comme une **Référence absolue**, une garantie d'un sens éternel du monde. Mais les pratiques scientifiques ont mis en évidence des vérités plurielles, partielles et provisoires. Des vérités, car il s'agit de connaissances réelles. Mais des vérités qui dépendent de l'objet qu'on a observé, de la question que l'on se pose, des méthodes que l'on a mises en œuvre. Chaque science, chaque approche met en évidence des aspects du réel, personne n'a la clef de tout, il n'est pas forcément de vue d'ensemble possible. Notre travail de vérité est un effort de description et dans la compréhension, nous savons qu'il y a toujours une part d'interprétation, qui doit autant que possible dire comment elle procède pour que la discussion soit possible.

**La vérité s'est séparée des doctrines** dont elle a montré la part d'illusions ; elle a renoncé à la certitude au profit de la recherche et de l'expérience, **elle a fait alliance avec l'incertitude elle-même.**

Car toutes les opinions ne se valent pas. Le racisme est une bêtise qui suscite des cri-

mes. La responsabilité de chacun envers les exigences de vérité est plus grande que jamais lorsque le monde est incertain.

## B. Caractères d'une vérité en chemin

### 1. Ne pas tricher avec le réel

Lorsqu'il se demande comment en trente ans, la France a accepté un degré de chômage et de précarité jusque là impensable, et qui aurait dû faire exploser la société si elle était restée attachée aux mêmes exigences sociales qu'auparavant, Christophe Dejours<sup>2</sup> souligne qu'il y a eu une sorte d'interdit social porté sur l'expression de la souffrance, notamment de la souffrance au travail. Chacun met sa dignité à tenir, et la virilité consiste alors à ne pas se plaindre. Le déni de la subjectivité et de la souffrance individuelle, dans les luttes sociales, a préparé une situa-

tion où l'on continue à ne pas se plaindre, et à se débrouiller sans rien dire, mais cette fois par peur de perdre son emploi. Quitte à faire supporter à d'autres des situations impossibles pour que tout ait l'air de continuer à marcher normalement.

Ce qui est nié ou n'est pas reconnu, dans une situation réelle, fait retour avec violence ; par exemple le besoin de perspectives d'avenir pour se construire et soutenir la difficulté de l'effort, quand on est jeune.

La première forme de vérité est pratique : c'est ne pas tricher avec la réalité, c'est reconnaître ce qui est constitutif de l'expérience, ce dont on a besoin pour vivre.

Vivre à travers les images publicitaires ou à partir des images médiatiques au point que cela empêche de mettre en mots ce que les gens vivent vraiment, cela devient rapidement destructeur. L'image n'est qu'une image, une figuration ; on peut jouer avec le virtuel, mais il ne faut pas oublier que quelqu'un l'a fait, l'a rendu possible, et que c'est une interprétation qu'il propose, qui ne peut

2. Dejours Christophe, *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998.



remplacer l'expérience personnelle de la réalité.

## 2. Prendre le temps de comprendre

Mais il ne suffit pas de vivre les choses pour qu'elles s'inscrivent comme expérience. Le temps de comprendre suppose du recul, le dialogue avec autrui, la réflexion, la formulation.

Il faut qu'une pensée intérieure existe, que chacun soit capable d'imaginer les réactions et les sentiments d'autrui ; il faut rêver pour faire la différence entre ses rêves et la réalité. Il faut parler, penser, lire, écrire.

Dans un petit livre intitulé *L'enseignement de l'ignorance*, Jean-Claude Michéa<sup>3</sup> veut montrer quelle logique préside à la crise de l'école républicaine et de la société dans son ensemble. L'ignorance est ici moins la disparition de connaissances indispensables que le déclin régulier de l'intelligence critique. L'exercice du jugement requiert en effet des

bases culturelles minimales, permettant à l'homme de comprendre le monde dans lequel il est appelé à vivre, et de reconnaître à partir de quelles conditions la révolte contre ce monde est une nécessité morale.

Le néo-libéralisme doit résoudre un problème politique majeur : comment maintenir la gouvernabilité des quatre-vingts pour cent « d'humanité surnuméraire », déclarée inutile par la logique libérale ? Z. Brzezinski, lors d'un forum de cinq cents hommes de premier plan à l'hôtel Fairmont de San Francisco, en 1995, a proposé la solution du *tittytainment* (terme forgé à partir d'*entertainment*, divertissement, et de l'argot américain *tits*, qui désigne les seins) : définir un cocktail de divertissement abrutissant et d'alimentation suffisante pour garder de bonne humeur la population frustrée de la planète. Tel est le cahier des charges assigné à l'école et à la société du prochain siècle, pour le grand nombre, tout en maintenant par ailleurs quelques pôles d'excellence pour former les élites.

3. Michéa Jean-Claude, *L'enseignement de l'ignorance et ses conditions modernes*, Paris, éditions Climats, 1999.

### 3. Reconnaître les limites de nos connaissances et de notre maîtrise

Si la vérité est critique, elle est aussi partielle. Faire le choix de ne pas tricher avec la réalité, sociale ou naturelle, c'est pouvoir supporter de rester dans l'incertitude sur ce qui n'est pas encore connu, sur ce qu'on n'a pas encore compris. La vérité métaphysique se donnait comme totale, la certitude ne connaît pas le doute.

L'attitude de vérité est au contraire celle qui doute, celle qui cherche, celle qui préfère reconnaître son ignorance plutôt

que faire semblant, celle qui sait combien il est difficile et laborieux de comprendre vraiment.

Il n'y a de joie à découvrir que si l'on s'est affronté au temps de la recherche. Il n'y a de sens de la valeur d'une vérité que si l'on a souffert de ne pas savoir. Le temps de la compréhension n'est jamais celui de l'immédiat. C'est aussi pour cela que la recherche de la vérité est dialogue et rencontre, non pas dans l'illusion d'une communion immédiate, mais dans le travail patient pour s'expliquer, se comprendre, accepter d'être en désaccord tout en continuant à chercher ensemble.



## - II -

# Permanence de la question de la vérité : le mensonge généralisé et le travail de vérité

La question de la vérité se pose-t-elle encore ? Non plus comme une vérité absolue et assurée d'elle-même, mais comme travail de vérité. J'en dégagerai trois conditions.

### A. Actualité de l'exigence de vérité

#### 1. Refuser le mensonge social

Un article du Monde diplomatique d'il y a un an ou deux s'achevait par des formula-

tions radicales sur le mensonge social : « le mensonge, c'est la vérité ».

Qu'entendre par « mensonge social » ? Au moins deux choses : d'une part on nous ment, parfois délibérément. Ce fut le faux charnier de Ceausescu ou la désinformation sur la guerre du Golfe. C'est la violence que suscite une parole différente, qui témoigne de façon partielle, certes, et discutable sans doute, d'une autre façon de voir les bombardements en Serbie et au Kosovo : Régis Debray en a récemment fait les frais et témoigne de sa réflexion sur cette expérience en montrant « *l'emprise* » qu'exercent les médias et la pensée unique<sup>4</sup>. Sans compter ce qui passe, ou ne

4. Debray Régis, *L'emprise*, Paris, Gallimard, collection Le débat, 2000.



ne passe pas, dans le choix même des informations retenues, l'ordre de leur présentation, la façon d'en parler une seule fois ou d'y revenir pendant plusieurs jours, etc.

Ce sont aussi les diverses formes de corruption dont une partie de l'écume remonte au jour. C'est le culte de la performance, du fait du sport-spectacle avec ses énormes enjeux financiers, au point d'entraîner la généralisation du dopage des athlètes-marchandise : seul le résultat compte, peu importent les moyens. C'est peut-être aussi la façon dont le pouvoir d'état agit souvent par l'intermédiaire d'organisations apparemment non gouvernementales, et certains aspects des ambiguïtés de l'humanitaire, dénoncé par des militants humanitaires eux-mêmes comme Rony Braumann et d'autres. Et ma liste est loin d'être exhaustive.

Mais d'autre part, le mensonge social est omniprésent dans une certaine façon d'être incité à faire semblant : faire semblant qu'il n'y a pas de trafic de drogue dans mon quartier ou mon lycée, ou faire semblant que ce ne soit pas destructeur – car il ne faut pas ternir l'image de marque de l'école ou du quartier.

Faire semblant que la mort par arme à feu de tel jeune soit incompréhensible, alors que tout le monde sait bien que les habitants, jeunes et moins jeunes ont des armes, et connaissent la peur, l'irritation ou la provocation : une mort ne pouvait qu'arriver un jour, d'une façon ou d'une autre...

Faire semblant d'enseigner, alors qu'on ne parvient plus qu'à faire de la garderie, parce que personne n'impose plus et ne s'impose plus de travailler : il s'agit seulement d'animer des lieux de vie et de limiter la violence. Faire semblant d'aller bien, alors qu'on n'en peut plus, pour ne pas avoir l'air d'un perdant, et risquer d'être dévalorisé. Faire semblant de ne pas savoir qui a dévalisé le supermarché ou mis le feu au gymnase, parce qu'on a peur des représailles. Faire semblant de ne pas voir celui qui fait la manche et la multiplication des sans-abri.

Je pourrais multiplier les exemples et aucun de ceux auxquels j'ai fait allusion n'est inventé. À vrai dire, il ne faut pas généraliser non plus, ce serait une autre forme de mensonge : il est souvent encore possible d'ensei-



gner ; il y des cités où l'on réagit collectivement à la dégradation du tissu social ; le texte des sans papiers de Drancy est un modèle de dignité et d'argumentation démocratique ; un collègue a dénoncé le caractère illégal des jeux de Bourse organisés par les banques dans les lycées, etc.

Résister passe par la décision de **ne pas se taire** (même s'il faut aussi chercher où il est possible de parler, et utile de le faire : un coureur du Tour de France s'est littéralement fait « casser » l'an dernier parce qu'il voulait témoigner de la permanence du dopage). La résistance au mensonge suppose de différencier les impasses et les situations destructrices des formes de crise qui sont des mutations encore incertaines mais prometteuses. Elle est le refus de côtoyer sans regarder, de croire sans réfléchir, de répéter sans comprendre, de subir sans réagir.

## 2. Dire « Je »

Aujourd'hui, il est moins évident de mener à bien sa responsabilité sociale dans le

cadre d'organisations constituées. Si les associations se multiplient, elles sont souvent lieu de passage transitoire, surtout pour les jeunes.

On peut le regretter, et il faut sûrement essayer de comprendre cette évolution sociale. mais elle nous alerte aussi sur autre chose : même lorsque nous sommes membres d'un collectif, ce qui est attendu par les autres, c'est notre parole personnelle. Et même dans un collectif, nous ne sommes pas là pour faire nombre, mais pour apporter notre point de vue, notre singularité, ce qu'il y a d'unique dans notre expérience et notre histoire.

On ne peut pas se dispenser de dire « je ». Le travail de vérité, ce n'est pas s'identifier à un groupe qui détiendrait la vérité, Église, parti politique, syndicat ou autre, mais c'est dans et par des regroupements avec d'autres s'engager pour une vie sociale plus juste. Cela passe par mon propre discernement, mon jugement, la vérité de ma parole qui dit ce que je sais, ce que j'ignore, ce qui me reste douteux, ce que je cherche. Nous sommes plus qu'avant ame-



nés à rendre compte de ce que individuellement nous sentons et pensons. Et il faut parfois accepter de parler soi-même pour ouvrir à d'autres le droit et l'envie de dire ce qu'ils ont à dire. Donner la parole à ceux qui en sont empêchés ou privés est une des formes décisives du travail de vérité aujourd'hui.

**Dire « je »**, c'est être une personne parmi d'autres, qui comprend les choses à partir de son histoire, de ce qu'elle a reçu, de ce qu'elle a vécu. C'est la vérité d'une humanité qui se construit dans la filiation : non par des racines, comme un arbre cloué au lieu où il a commencé à pousser, ni sans aucune attache, libre comme l'air. Nous ne sommes pas les membres d'une communauté structurante mais étouffante, séparée des autres groupes dont il faudrait se méfier : le communautarisme risque toujours de bloquer dans une appartenance rigide, et de susciter de l'intolérance. Nous ne sommes pas non plus de purs sujets, sans appartenance à une société. Nous prenons notre place à notre tour dans l'histoire humaine.

### 3. Croire en l'expérience humaine

Le chemin de vérité est d'abord dans la reconnaissance de ce qui nous fait être, dans l'attention à ce qui nous advient. Héritage et ouverture. Filiation et liberté.

Il s'effectue par tâtonnements, dans le dialogue et dans le questionnement, dans l'action et dans le discernement... Une vérité fragile, tâtonnante. Mais celui qui fait la vérité vient à la lumière.

La vérité se fait beaucoup plus qu'elle ne se sait. « La vérité vous rendra libres » (Jn 8, 32) : cette phrase de saint Jean dit le salut chrétien. Mais elle dit aussi, et ce n'est pas par hasard, l'effet de la vérité comme pratique sociale et comme pratique critique. La recherche et la reconnaissance de la vérité éveillent des sujets humains : elles humanisent et suscitent la liberté.

Le travail de vérité est foi dans l'homme et dans la vie. Il est à l'opposé des toxicomanies : elles signent soit l'évasion par accrochage au seul plaisir immédiat et surtout par désespoir, jusqu'à l'autodestruction, soit la réussite à tout prix (à moins qu'il ne



s'agisse simplement de tenir dans des conditions inhumaines), y compris celle d'une tricherie qui est une autre forme d'autodestruction d'abord de l'estime de soi, ensuite de sa santé.

## **B. Faire la vérité**

### **1. Des personnes authentiques**

La cohérence de la vie et de la pensée personnelle, voilà aujourd'hui un enjeu de vérité, ou si l'on veut d'authenticité, redevenu plus vital que jamais. Le poids de la parole humaine peut alors s'y déployer, dans sa modestie et ses limites. Notre rapport à la vérité n'est pas celui d'un Dieu : il n'est pas omniscience ni affirmation absolue. Il est toujours à la fois résistance au mensonge, travail critique et témoignage. C'est l'association des trois qui fait la dignité humaine du rapport à la vérité.

Est-il si difficile de renoncer au pouvoir, pour renvoyer chacun à sa liberté et à

sa parole propre, en même temps qu'à sa capacité à inventer de nouveaux liens sociaux ?

### **2. Le souci de comprendre**

Il s'agit d'éviter aussi bien la crédulité que le scepticisme, pour développer une pensée au travail, pour s'interroger, juger, comprendre, apprendre...

Le travail de vérité est pour une part le sérieux technique que nous mettons dans l'appropriation de nos métiers respectifs, la mise en œuvre de leurs méthodes, et les voies d'action, de recherche et de découverte qu'ils ouvrent. Même d'ailleurs lorsqu'il ne s'agit pas de technique ou de métier : il est un savoir social dont il ne faut pas se laisser déposséder par de soi-disant experts.

L'apport social d'une pensée scientifique est précisément de maintenir l'exigence du doute, de l'argumentation, du débat contradictoire, du souci de fonder ce que l'on affirme. Il est aux antipodes d'une rhétorique politicienne. Il a tout à gagner à un débat



clair avec les « sciences sociales » et les disciplines qui s'intéressent au psychisme. Il a par lui-même une fonction d'éveil et de vigilance critique – à condition que les chercheurs eux-mêmes n'acceptent pas d'être instrumentalisés et de confiner leur rigueur au sein de leur seul travail de laboratoire.

C'est la place de la rationalité (qui n'exclut pas la poésie !), au sein de toute l'existence et donc dans sa réflexion et son engagement de citoyen, comme dans ses convictions les plus intimes, que le chercheur vise à faire exister et reconnaître dans une société qui tend à nous réduire à l'état de consommateurs indifférenciés ou bien d'« exclus ».

### **3. Être en recherche et en chemin, avec d'autres : la vérité est une pratique**

Engagement personnel, la vérité est aussi tâche collective, dont il nous faut inventer les formes et les réseaux. Elle est de ce point de vue responsabilité sociale, mais aussi respiration éthique ; il lui faut articuler les

savoirs dont elle dispose et les expériences qu'elle éprouve, les choix qu'elle opère et la misère qu'elle constate, les refus qu'elle oppose aux réponses par la violence et les chemins qu'elle ouvre.

Le travail de vérité est aujourd'hui revendication d'autonomie dans un monde qui privilégie l'évasion et/ou la dope sur l'affirmation à la fois hésitante, douloureuse et pourtant sereine d'une humanité capable de se chercher, de se dire et de construire en tâtonnant son avenir.



### - III -

## Le chemin de foi comme chemin de vérité

Le chemin de foi est-il un chemin de vérité ? Prend-il à son compte les questions de notre monde, ses incertitudes en même temps que ses désirs, son besoin de ne pas tricher en même temps que l'espérance de donner sens et de vivre ensemble ?

#### A. La foi ne peut s'épargner le travail de vérité

##### 1. La foi n'est pas un recours contre les incertitudes ni la stabilité dans les tempêtes.

On rencontre des chrétiens qui sont pleinement partie prenante des questionne-

ments, mutations et incertitudes de notre monde, sur l'école, le travail, la vie sociale... Mais il ne faut pas toucher à leur foi. Elle est indiscutable, tabou. Ils sont choqués si quelqu'un exprime un doute ; ils ne comprennent pas qu'on puisse vivre sans conviction chrétienne et sans espérance religieuse. La foi est ce qui les fait tenir dans ce monde incertain.

Tant mieux pour eux. Mais comment dialogueront-ils avec ceux qui sont musulmans ou bouddhistes ? Comment pourront-ils entendre ceux qui craignent que la foi chrétienne ne soit une illusion, généreuse certes, mais trompeuse, s'ils crient au blasphème dès que l'on ose plaisanter ou simplement questionner leur religion ? D'où leur vient cette certitude intouchable ? Comment peut-elle avoir sens pour d'autres qu'eux-mêmes ?

Et que deviendront-ils le jour où malgré eux, à leur tour, ils se poseront des questions sur leur foi ? Comment peuvent-ils être sûrs que cela ne se produira pas s'ils écoutent vraiment ceux qui les entourent ? À moins de vivre dans un ghetto chrétien, bien protégé – c'est-à-dire de se maintenir de fait dans une sorte de mensonge par rapport à notre monde, en oubliant son pluralisme –, cette position n'est pas tenable longtemps. Ou alors, on s'isole sans le savoir, on vit dans « son » monde, et même si l'on rencontre plein de gens différents, on n'entend d'eux que ce que l'on est capable de supporter, on se « blinde » contre le reste, on leur apprend à taire ce qui serait dérangeant. Bref, on nie la différence, ce qui est une forme de l'illusion, et parfois du mensonge social.

## **2. La foi ne se limite pas à une pure conviction subjective.**

Il est fréquent de dire que la foi est ce qui me fait vivre, même si je ne sais pas trop pourquoi. Je reconnais qu'elle soutient ma

confiance, oriente mon action, et que les rencontres avec d'autres chrétiens sont des temps forts de ma vie. La foi et la prière des autres me soutiennent et me confortent. Les témoignages partagés sont des moments de réflexion, de reconnaissance mutuelle, et éclairent les périodes plus difficiles ou plus obscures. Ma volonté d'aimer et d'être au service d'autrui prend appui sur l'Évangile.

Bien sûr, c'est cette expérience du « bien » que cela me fait de croire dont je peux éventuellement témoigner auprès de ceux qui s'étonneraient de mon attachement à la foi chrétienne. Bien sûr, cet ancrage affectif et existentiel de la foi lui est essentiel. Mais suffit-il ?

Car je ne peux pas oublier que d'autres disent : bien sûr cela console, cela fait du bien, cela donne de la force, mais c'est un opium, une illusion. C'est se donner des réponses aux problèmes angoissants. C'est obéir à une Église, au lieu de penser par soi-même. Vais-je refuser le dialogue avec eux, tenir leurs questions pour négligeables ? Mais c'est alors que je leur donne raison, que je montre que ma foi, si riche à mes yeux, est

un interdit de penser par rapport aux objections qui me viennent des autres. Je crois parce que j'ai besoin de croire. Bon. Mais est-ce que je crois parce que vraiment, la tradition chrétienne dit quelque chose de vrai de l'homme et de sa relation à Dieu ?

### **3. Par son contenu même, la foi est partie prenante du travail de vérité.**

Et si je pense que oui, la foi me fait du bien parce qu'elle dit quelque chose de vrai, d'important, c'est quoi ? Est-ce que ça pourrait servir à d'autres, et pourquoi ?

Dire que l'homme est enfant de Dieu, que nous sommes frères en Jésus-Christ, cela nous propose quelle conception de la filiation : un père, c'est quoi ? Dieu Père est-il différent de notre expérience d'enfants qui ont connu (ou n'ont pas connu) leur père ? Est-ce que croire en un Dieu Père nous infantilise : nous gardons un père qui nous protège ? Ou bien est-ce que cela nous aide à penser qu'il est essentiel aux hommes de se reconnaître comme des enfants qui ont reçu

la vie de leurs parents, et qui sont appelés à la donner à leur tour ? Est-ce qu'il n'y a pas aujourd'hui une tendance à croire qu'on se fait tout seul, qu'on vit pour soi et qu'on ne doit rien à personne, qui est une façon de ne plus savoir se reconnaître comme des fils et des frères ? Et s'il s'agissait aussi de cela dans notre foi, d'une vérité humaine fondamentale pour vivre ensemble ?

La foi chrétienne ne m'écarte pas des questions de vérité qui sont essentielles aujourd'hui. Elle parle de Dieu, mais aussi de l'homme, elle parle d'un Dieu-homme. Elle propose des chemins de vie qui sont des chemins humains, et donc qui nous confrontent aux questions de tous : la filiation, la violence, la responsabilité, le sens du temps qui passe, le don, le désir de bonheur. Mais il me faut reconnaître dans les mots de la foi les questions de la vie, et dans les expériences de la vie, discerner les chemins de foi. À chaque époque, les chrétiens doivent réinventer ces passages entre la vie et la foi qui leur est donnée, dire pour leur temps la vérité de Jésus. C'est aussi une forme du travail de vérité.

## B. La question de la vérité dans la foi chrétienne

Comment traduire aujourd'hui ce qui se donne en Jésus-Christ de telle manière que s'y effectue, pour notre monde et pour chacun de nous, le travail de vérité qui humanise et qui sauve ? Quelle est la vérité manifestée dans l'acte de célébrer ? Comment la vérité du désir trouve-t-elle sa voie dans la prière ? Comment faire Église peut-il demeurer – ou redevenir – chemin de vérité et de vie ?

### 1. Une pratique et une espérance

La vérité chrétienne n'est pas d'abord un ensemble d'affirmations, de dogmes, qu'il faudrait répéter et qui délimitent la liste des convictions chrétiennes. Mais ces dogmes sont la trace, héritée des chrétiens du passé, de ce qui les a fait vivre et penser les questions de leur temps et, ce qui n'en est pas séparable, les questions de leur foi. C'est pourquoi penser sa foi (cf. le parcours fonda-

mental de l'École pour la mission !) peut aider à vivre avec d'autres les enjeux de notre monde et de notre foi.

La vérité chrétienne, c'est l'espérance. Malgré le « péché » des hommes – l'expérience du mal et du non-sens, et d'un mal qui est pour une part le fait des hommes eux-mêmes –, Dieu fait alliance, entre en relation, vient dans notre histoire, nous sauve.

C'est pourquoi toute façon de refuser l'expérience et le questionnement de l'autre, la vérité de sa vie humaine, me paraît contradictoire avec la vérité chrétienne. Une foi qui se protège est déjà le signe que l'espérance se sent menacée par la rencontre.

Le travail de vérité et le souci du dialogue, voilà qui fait de nous des hommes qui ne trichent pas avec la vie. En nous reconnaissant chrétiens, les uns par les autres et ensemble, nous disons : oui, cela vaut la peine de faire confiance à la vie ; il est un Dieu Père qui nous veut vivants ; il est des chemins de vie même au cœur de la mort, Jésus nous y a frayé la voie ; il est un Esprit de vérité qui nous renouvelle et nous fortifie.



## 2. Une révélation

C'est en cela que la foi chrétienne est « révélation » : elle nous dit que Dieu même est au cœur de notre existence historique la plus quotidienne comme la plus dramatique ; elle nous dit que le travail de vérité c'est la mission même de Jésus-Christ : « Je suis venu pour rendre témoignage à la vérité » affirme-t-il devant Pilate. Elle nous dit que « celui qui fait la vérité vient à la lumière », alors que comme les autres hommes, nous avons si souvent peur que la vérité soit décevante ou destructrice. Elle nous dit que « rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu » qui nous est donné en Jésus.

Elle ne nous donne pas d'autre assurance que celle-là : le travail de vérité est chemin de vie. Sa portée est infinie : c'est Dieu au cœur du monde, Dieu en alliance avec le monde. Tout le reste est l'explicitation de cette vérité-là : « l'auto-communication de Dieu », comme dit le théologien Karl Rahner. Dieu se fait connaître en se donnant. Il se donne en nous faisant vivre et espérer, dans ce mouvement et cette action qui refusent de tricher avec la vie, de se protéger par peur de vivre.

Reste que dire que c'est une révélation, c'est dire que c'est une bonne nouvelle, une vérité que nous ne pouvions pas trouver tout seuls. À nous de porter, ensemble, la responsabilité de ce témoignage-là : cela nous fait vivre ; nous vivons notre travail de vérité comme une façon de nous tenir devant Dieu, avec Dieu venu dans notre monde jusqu'à la croix, au cœur des questions essentielles de la vie, dans les forces comme dans les faiblesses de notre expérience humaine (Bonhoeffer).

C'est plus important que de faire reconnaître la visibilité de notre groupe de chrétiens par rapport à d'autres groupes, car c'est d'abord cela notre « identité chrétienne » : des chrétiens majeurs, dans un monde qui cherche à se prendre en charge, vivent cette autonomie comme don de Dieu et rencontre avec Dieu.

Rien à voir avec un Dieu qui devrait répondre à nos questions et servir de bouchetrou à nos ignorances, en nous donnant d'avance le sens ultime de tout... de tout ce qui est en réalité incertain, c'est-à-dire ouvert sur l'histoire que nous parviendrons à construire ensemble, pour le meilleur, et parfois, c'est vrai, pour le pire. Mais même alors,



Dieu nous rejoint et l'espérance rouvre des chemins.

À condition, peut-être, que nous ne nous prenions pas pour des gens qui savent tout d'avance, se faisant en imagination tout-puissants comme le Dieu qu'ils disent tout-puissant ! La révélation de Dieu n'est pas une illumination qui règle tout pour nous. Elle passe par l'expérience des gens, le témoignage des chrétiens, les questions qu'on affronte sans tricher, et sans savoir souvent si on s'en sortira. Elle passe par le non-sens de la souffrance et l'ambiguïté de nos mots. Elle est dans l'histoire, dans les rencontres, avec ce qu'ils ont d'incertain. Elle n'est pas au-dessus des médiations, des structures et des intermédiaires, des incertitudes qui font notre vie. Elle nous est donnée **dans** le travail de vérité, et non pas à sa place.

### 3. Une personne, Jésus-Christ

La vérité chrétienne, c'est une personne, Jésus-Christ. « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, Toi le seul vrai Dieu, et celui

que tu as envoyé, Jésus-Christ ». Il y a donc un risque de se tromper, de croire en un faux Dieu, ou de croire faussement à Dieu. Et la foi est connaissance de Dieu, c'est donc bien une affaire de vérité.

Mais cette vérité, c'est faire mémoire d'une personne, et prolonger son témoignage. C'est donc bien une pratique. J'ai essayé de montrer comment suivre Jésus pouvait être compris comme nous engager, comme Lui et à sa suite, dans le travail de vérité. Mais nous y engageons aujourd'hui, dans le monde qui est le nôtre, avec les questions et les façons de penser de notre époque, les espérances et les mutations de notre histoire. Sans doute faut-il là aussi un travail de vérité, au jour le jour et ensemble, pour relier de façon juste l'époque de Jésus-Christ et la nôtre, pour comprendre l'Évangile aujourd'hui.

Pour terminer, je reprendrai la fameuse formule, mise dans la bouche de Jésus : « Je suis le Chemin, la vérité, la vie » (Jn 14, 6). Toujours en référence à l'Évangile de Jean : vous avez peut-être remarqué qu'il m'a servi de fil conducteur dans cette troisième partie. C'est parce que le milieu social où est né cet



Évangile se posait une question voisine de la nôtre, dans un contexte très différent. Pour eux, c'était la question de la connaissance : que faut-il savoir pour être sauvé, pour être heureux ? Il fallait reconnaître et constituer une vérité enfin intangible, sûre, vitale, la vérité absolue dont j'ai dit au début qu'elle ne correspondait plus à notre façon de poser le problème. Leur question est voisine de la nôtre, c'est la question de la Vérité révélée par la foi chrétienne. Leur réponse est la même : Jésus-Christ. Mais ils l'ont compris de façon très différente de nous, parce que les questions de leur époque étaient différentes.

Comment alors comprendre aujourd'hui que Jésus est vérité, chemin, vie ? Je vous propose de garder les mots de l'Évangile de Jean, mais de les relier entre eux : Jésus est vérité, parce que le travail de vérité est dans le chemin lui-même, son chemin et le nôtre. Jésus est chemin, parce qu'il nous apprend à

ne pas tricher et à garder l'espérance dans ce travail de vérité. Jésus est vie parce que faire la vérité, c'est venir à la lumière et se donner les moyens de vivre, et de vivre en fils et en frères. La vérité est dans le chemin de vie ; le chemin est travail de vérité qui nous fait vivre humainement ; la vie c'est ne pas tricher pour avancer ensemble en vérité. Et alors, modestement, nous nous redisons l'espérance d'autrefois qui est encore la nôtre : si nous faisons la vérité, nous venons à la lumière, et « l'Esprit de vérité » nous conduira à la « vérité tout entière » (Jn 16, 13), non pas celle qui croit tout savoir, mais celle qui reconnaît sans tricher les chemins de la vie et leur profondeur divine. Peut-être est-ce cela, voir Dieu et le connaître ?

En tout cas, j'espère avoir montré que le travail de vérité est une exigence d'humanisation, pour tout homme et toute femme, et que le travail de vérité fait partie de l'expérience et de la mission chrétiennes.

André GLUCKSMANN

# La troisième mort de Dieu

NIL Éditions, Mars 2000, 295 pages, 125 F.

Glucksmann, philosophe engagé, prend la route et la plume à tous les bruits de dévastation, de massacres ou d'extermination. Dernièrement à propos du Kosovo, du Rwanda, de l'Algérie et de la Tchétchénie. Avec une inquiétude sur la paralysie de toute l'Europe ou – comme le dirait Guillebaud – sur le désarroi contemporain. Que pen-

ser d'une Europe humaniste, chrétienne et socialiste, qui peine à respecter son contrat fondateur antifasciste, anticolonial et antitotalitaire ? Sa culture existe-t-elle encore ? La thèse maintes fois défendue par le philosophe est que l'Europe ne sauvera sa culture de la barbarie que si elle continue de regarder le mal, les maux, en face.

Dostoïevski, qui a rencontré le Christ au baigne, voyait progresser l'athéisme au siècle dernier. Dans l'affrontement de la foi contre sa négation, l'athéisme lui semblait le plus fort. L'écrivain a inspiré Nietzsche, l'annonceur de la mort de Dieu. Henri de Lubac, dans *Le drame de l'humanisme athée* (1944), raconte comment l'auteur russe a mené le débat dans ses romans. Il raconte aussi comment Dostoïevski fut saisi de frayeur devant la toile de Holbein *Le Christ mort* (1521) où l'on voit le Christ, qui vient de supporter un martyre humain, détaché de la croix et abandonné à la décomposition. Sans la moindre trace de gloire ou de résurrection. Devant un tel tableau, comment ne pas perdre la foi ? Glucksmann reprend cet événement de la biographie de Fédor Dostoïevski et cette toile pour commenter un sondage réalisé fin 1997, soit 6 mois après les JMJ de Paris. À la question : « *Dans quelles occasions doutez-vous*



*de l'existence de Dieu ?* » la première réponse massive est : « *Lors des génocides dans le monde comme au Rwanda.* »

C'est la barbarie qui a tué Dieu en Europe : Après Verdun, la Shoah, le Rwanda, l'Algérie de ces dernières années, Grosny à Noël dernier etc., l'Europe fait l'expérience qu'il n'y a pas de Dieu. Dostoïevski – et de Lubac et tant d'autres pensent comme lui – écrivait : « *L'Occident a perdu le Christ, et c'est pour cela que l'Occident se meurt, uniquement pour cela* » (Carnets, 1891). L'auteur de *La troisième mort de Dieu* tient, à l'appui du sondage de la SOFRES, l'opinion exactement inverse : ce n'est pas parce que Dieu est mort que le monde va à sa perte, mais c'est la mort de l'homme dans les massacres de ce siècle qui fait mourir Dieu. En cela, il reprend en la commentant la page d'Elie Wiesel dans *La Nuit*

(1958) où devant la pendaison d'un enfant au camp de Birkenau quelqu'un demande : « *Où est le Bon Dieu, où est-il ?* » Eliézer sent alors monter en lui une voix qui lui répond : « *Où il est ? Le voici – il est pendu ici, à cette potence...* »

En conséquence, l'indifférence contemporaine est à comprendre non pas comme une dépression, mais comme un dépassement des affrontements entre la Foi et la Raison ou de la guerre entre croire et savoir. Les idéaux et les absolus des communismes et des croyances religieuses – qui ont à leur actif tant de massacres – sont renvoyés dos à dos par le consensus qui s'établit : il n'y a pas à remplacer Dieu par son autre. Nietzsche annonçait la mort de Dieu et la naissance du surhomme. Désormais, c'est la place de Dieu qui disparaît. Le consensus nouveau c'est qu'on peut vivre comme si, ou même si, Dieu

n'existait pas. *Etsi Deus non daretur*. Plus de référence centrale, c'est un événement sans précédent dans la culture européenne, de même importance que la Renaissance ou que les Lumières.

Le magazine Newsweek a titré en juillet 1999 « *Dieu est semble-t-il mort en Europe occidentale* ». Ce constat d'outre-Europe que le philosophe tente de penser éclaire-t-il notre moment de la culture européenne ? Glucksmann d'une part ne veut pas céder à ce qu'il appelle un pessimisme facile et d'autre part, refuse de rapporter l'indifférence religieuse et la glaciation des consciences à une libéralisation des mœurs, à l'hédonisme, au consumérisme, à la technique ou à d'autres motifs tant rebattus. D'où son effort très louable de traiter un aspect de cette question jamais résolue, la question du Mal, dans ses effets sur la civilisation.

Glucksmann ne donne pas de solution pour sortir de l'état de la conscience européenne du moment. Il ne dit pas si, en l'absence d'espérances métahistoriques, il peut être mis fin au désarroi européen. Mais s'il désigne comme coupables les idéologies « théologico-communistes » qui sacrifient la réalité à des mythes et des idées, il en vient à méditer – et c'est bien là l'aspect le plus étonnant de son ouvrage – sur le Dieu crucifié. « *Le face à face avec le Christ en croix implique un face à face avec soi* » (page 263). Précisément, ce face à face est le lieu du dépassement des théologies et des mytho-

logies. Voilà pourquoi cette réflexion offre un grand intérêt.

L'effet Rwanda ramène trop clairement au moment le plus ténébreux de ce siècle, celui de la Shoah. Aussi le dialogue entre Glucksmann et son ami chrétien qui l'amène au pied de la Croix est non seulement le dialogue entre Ivan et Aliocha Karamazov, mais plus encore le débat entre Primo Lévi et Elie Wiesel éclairé par Paul, Augustin et Pascal. Pour Lévi, ou bien Dieu est Dieu, donc tout-puissant, donc coupable de laisser faire les assassins ;

ou bien sa puissance est limitée, et alors il n'est pas Dieu. Dans ses mémoires (1994), Wiesel revient sur l'utilisation que les théoriciens de la mort de Dieu ont déjà faite de son récit de la pendaison de l'enfant dans *La Nuit* : « *Si Nietzsche pouvait crier au vieillard de la forêt que "Dieu est mort", le Juif en moi ne le peut pas. Je n'ai jamais renié ma foi en Dieu. Je me suis élevé contre Sa justice, j'ai protesté contre Son silence, parfois contre Son absence, mais ma colère s'élevait à l'intérieur de la foi, non au-dehors.* »

Présenté par  
Alain Le Négrate

# Lettres à Sébastien

Un jeune peut-il encore croire en Dieu aujourd'hui ? (Éd de l'Atelier, 2000, 150 p., 100 F.)

Jean-Marie PLOUX

**J**ean-Marie Ploux, bien connu des lecteurs de la LAC, a entrepris de dialoguer par Internet avec des jeunes d'aujourd'hui, Sébastien et ses amis Sophie, Philippe et Bibal. Dialoguer sur la foi, sur Dieu, sur la souffrance, sur un sens chrétien de l'existence.

Un jeune peut-il croire en Dieu aujourd'hui ? L'auteur relève le défi de la réponse dans un langage compréhensible par des 18-25 ans. Une tentative réussie à bien des égards. Un livre à lire et à offrir à des 18-25 ans, mais aussi à tous ceux et celles qui travaillent avec les jeunes adultes d'aujourd'hui.



# Aux sources de la vie

Évangile de Jean (Éd ACGF\*, 2000, 40 F.)

Paul COLLET

L'histoire de Jésus se termine par un drame qui nous ouvre à la vie. Jean en a été un des premiers témoins. C'est alors que l'histoire éclate en même temps qu'elle y puise la signification de sa vérité. Jean s'efforce d'en rendre compte avec les mots de sa culture. Son parcours nous aide à exprimer la foi à nos contemporains.

En nous commentant vingt-cinq passages de l'évangile de Jean, Paul Collet est un bon guide pour nous mener « aux sources de la vie ».



# Abonnements "Jeunes"

Nous proposons des abonnements promotionnels pour des jeunes de moins de 35 ans non-abonnés au prix de 100 F.

Je souscris un "abonnement jeunes" pour :

NOM \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Age \_\_\_\_\_ Tél (facultatif) \_\_\_\_\_

NOM \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Age \_\_\_\_\_ Tél (facultatif) \_\_\_\_\_

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "*Lettre aux Communautés*".

Ci-joint un chèque bancaire  postal  de : \_\_\_\_\_ F.

A renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MDF - BP 101 - 94170 LE PERREUX/MARNE.